



SOMMAIRE DES ARTICLES

I	CLAUDIUS MARIUS VICTOR DIT VICTORINUS	2
II	A PROPOS DU TROUBADOUR FOLQUET DE MARSEILLE L'AVENTURE D'UN GENRE, L'AUBE.	5
III	MASQUES ET UTOPIES. DE QUELQUES ŒUVRES DE QUELQUES ECRIVAINS MARSEILLAIS, DE VICTOR GELU A ANDRE ROUSSIN.	8
IV	ILS ONT ECRIT AVEC LA MER	14
V	DEUX FEMINISTES MARSEILLAISES AU XIX ^e SIECLE ARMANDE BESSIERES ET OLYMPE AUDOUARD	21
VI	DEUX JOURNALISTES MARSEILLAIS : JOSEPH MERY ET HORACE BERTIN	24
VII	LE NATURISME DANS LA PRESSE MARSEILLAISE DES 19 ET 20 ^{èmes} SIECLES	30

CLAUDIUS MARIUS VICTOR DIT VICTORINUS

Nicole Nivelle, AIEO, UMR 5475, CNRS Montpellier

Au Ve siècle en Provence se produit un événement fort important, sinon l'introduction du monachisme en Gaule, du moins ce qui va l'y implanter durablement, la fondation du monastère de Lérins par Honorat, venu de Gaule Belgique et qui sera archevêque d'Arles en 427. Suivra la fondation de Saint-Victor de Marseille par Jean Cassien en 416, qui christianise ainsi un cimetière préexistant.

Sur les ruines de leur empire, les empereurs romains essaient de maintenir un pouvoir à travers une religion qui sacralise l'obéissance et deux conciles se sont tenus à Arles, l'un en 314 en présence de Constantin qui fit du christianisme une religion d'Etat, l'autre en 353 en présence de son fils Constance II. C'est l'époque où des dignitaires de l'Empire romain, privés du pouvoir civil et militaire par les nouveaux arrivants, entrent dans les ordres, non point pour s'isoler d'une société qui a changé mais bien pour rester au pouvoir. Tel, par exemple, le Lyonnais Sidoine Apollinaire, qui devint évêque de Clermont après avoir été haut fonctionnaire de l'Empire. C'est aussi le moment où l'on reflue sur Marseille, peu touchée par la Grande migration des peuples.

En Gaule du sud les villes les plus importantes ont encore leur propre école. D'autre part très tôt les monastères seront aussi des écoles. Marseille était depuis longtemps célèbre pour la qualité de l'enseignement qu'on y donnait. Tacite par exemple, qui vécut durant la seconde moitié du premier siècle de notre ère et vingt ans encore, parlant de son beau-père, un très haut fonctionnaire (*De Vita Julii Agricola*), dit qu'il étudia en ce lieu où se trouvent harmonieusement mêlées la convivialité grecque et la simplicité des mœurs provinciales. Faisant référence à Tacite ainsi qu'à Cicéron, et à Tite-Live, du siècle précédent, l'historien marseillais Antoine de Ruffi (*Histoire de Marseille* - 1652) écrivait: *L'Académie des Marseillais était si parfaite qu'au rapport des plus grands hommes de l'antiquité, elle a devancé toutes les autres: C'est pourquoi elle était appelée communément « Athenopolis Massiliorum », l'Athènes des Marseillais.*

De cette brillante Antiquité il reste peu d'écrits. Entre la *Description de l'Océan* de Pythéas, au IVe siècle avant notre ère, et les écrits des chrétiens du Ve de notre ère, on peut penser qu'il y en eut d'autres, qui furent perdus ou détruits. Dans une lettre du premier siècle publiée par Christian Goudineau dans *l'Archéologue* (n°23, 7/8 1996), un certain Caius dit à propos de Massilia : « J'aime ses bibliothèques, les conférences que viennent prononcer, en grec ou en latin, tant de gens illustres. »

De ce siècle Paul Amargier parle dans son très documenté *Marseille au Ve siècle*¹. Au Ve siècle donc, cinq écrivains répertoriés, Paulin de Pella (vers 376 - vers 459), Salvien (390 - 484), né à Trèves (Rhénanie-Palatinat), moine à Lérins puis prêtre à Marseille, et qui condamne les mœurs de son temps, le moine Cassien (... 416 ...), originaire de Roumanie, propagandiste de la vie monacale et créateur de la communauté de Saint-Victor, Gennade, (disparu vers 500), venu de Grèce, et Claudius Marius Victor dit Victorinus (... 426 ...), rhéteur c'est-à-dire enseignant. De lui on sait peu de chose, nous sont conservés un commentaire des premiers livres de la *Genèse* et une lettre, le tout en vers latins². La lettre s'adresse à un abbé, le commentaire de la *Genèse* est dédié à son fils, fils spirituel peut-être et qui vivait dans le siècle.

Je ne saurais parler de théologie, je n'ai donc étudié l'œuvre de Victorinus que du point de vue littéraire. Commentaire de la *Bible* et lettres étaient deux genres littéraires à la mode. Les lettres d'Ausone, enseignant à Bordeaux au IVe siècle et celles de Sidoine Apollinaire nous ont été conservées. Les érudits étaient nourris de culture classique, grecque et latine, et leur versification était celle d'Ovide (-43 à + 17/18) ou de Virgile (70/71 à 19). Certains même mêlaient aux commentaires de la *Bible* des vers d'auteurs anciens.

Victorinus n'innove probablement pas, ses vers sont classiques. On reproche parfois aux écrivains de ce temps leur préciosité, leur volontarisme peut-être dans une maintenance de la langue de Virgile. Il y a moins préciosité que changement et particulièrement changement dû à un parler qui n'est pas, qui n'est plus celui de la Rome impériale. Dans la lettre déjà citée, Caius écrivait que les gens du peuple ont un accent, une prononciation et une syntaxe des plus surprenantes. Les règles de la poésie vont changer et le Moyen-âge verra force jeux sur les mots.

Précieuse ou pas, celle de notre auteur ne manque pas de qualité. Ses finales souvent se répondent, assonances ou rimes - le vers latin, rythmé par l'accent et la longueur des syllabes, ne nécessitait pas de rimes -, on en trouve de faciles, telles ces finales verbales: *pendit* (s'éleva dans les airs) et *refudit* (répandit), ou ces mêmes cas d'une même déclinaison : *flammæ* (de la flamme, ou les flammes), *arenæ* (du sable, ou les sables), parfois plus subtiles : *rerum* (des choses) et *nigrum* (noir), un nom et un adjectif, un féminin et un neutre, *bitumen* et *mortem*, un neutre et un féminin complément d'objet par exemple. Ces quatre se suivent: *odore* (par l'odeur), *colores* (les couleurs), *vigore* (par la vigueur) et *odores* (les odeurs).

Ces rimes et assonances se suivent, parfois à deux, quatre vers ou plus d'intervalle. Plus souvent on trouve en fin de vers des mots qui ne riment pas mais sont les mêmes à différents cas, dans différents emplois, ou de même famille: *imbres* (les pluies) et *imbris* (de la pluie), des mots qui commencent par les mêmes lettres: *movetur* (être en mouvement) et *mentis* (de l'esprit), *repente* (soudain), *repletum* (rempli) et *recepit* (reçut). Mais des vers proches se terminent parfois par des mots de sens opposé: *nigrum* et *lucem* (lumière), *tenebris* et *flammis*.

Les allitérations sont relativement nombreuses à l'intérieur d'un même vers ou de plusieurs à la suite: *flore* (par la fleur), *frondens* (se couvrant de feuilles), *fructu* (par le fruit), *fragiles*. Ou encore : *stridentibus* (poussant d'horribles sifflements) et *silvis* (par les forêts), *mores* (les mœurs) et *manus* (la main).

Les débuts de deux vers proches l'un de l'autre souvent se ressemblent, soit que le commencement où la fin du premier mot se répète: *Sidereos* (sidéraux), *Semper* (toujours), *Callidus* (rusé), *Talibus* (tels). Son incantation au dieu répète tu et toi de ligne en ligne.

A l'intérieur d'un vers ou d'un vers à l'autre, un mot en appelle un autre de même famille ou bien lui-même à un autre cas, à un autre temps, un autre mode *Tribus* et *tres* (trois) *pandere* et *panditur* (déployer, être déployé). Un mot, une expression peut en appeler un d'un sens opposé, parfois d'ailleurs de même famille: *fas* et *nefas* (faste et néfaste), *nescire* et *ratione* (ignorer et raison), *frigus* et *calor* (froid et chaleur), *cælestis* et *abyssus* (célestes et abîme).

S'agissant de la *Genèse*, du Déluge donc, et de l'incendie de Sodome et Gomorrhe, il n'est point étonnant qu'on trouve quantité de mots désignant le mouvement, l'eau ou le feu. Soulignons toutefois la richesse du vocabulaire de Victorinus. Son monde est vibrant: il est animé, il frémit, on jette, on se meut, on tire et retire, ce monde trépidant et vibre (*animabat, fremitus, jactavit, motus, movetur, retrahens, traxit, trepidat, vibrare*) ... Son monde est lumineux: il est en flamme, il lance des éclairs, il brûle, il est lumière, pétille, irradie, il est constellations, splendeur, (*flammarum, fulgens, igne, lux, micant, radiat, sidera, splendor*) ... Même si l'eau et les nuages le voilent parfois: *aquis* (eaux), *defluit* (coula), *fontes* (sources), *lymphas* (eaux), *nube* (nuage), *nubile* (nuageux), *pluit* (il pleut), *torrentibus* (torrents), *unda* (onde) ... Son monde est musical: *carmina* (chants), *hymnum* (hymne), *sibilat* (il siffle), *sonat* (il résonne). Son monde est coloré: bleu, jaune, noir, roux, rose, rouge, vert, émeraude (*cærulea, flava, fusca, nigra, puniceus, roseo, rutilans, rutilis, smaragdus, virens, viridis*).

Le récit que fait Victorinus du Déluge doit peut-être plus à Ovide qu'à la *Bible* mais, encore une fois, il y a genre littéraire et fidélité à la culture classique. Ovide écrit par exemple: *terre, mer et air, tout était confondu... l'air était obscur... le froid luttait avec le chaud... Un dieu, aidé par la nature en progrès, mit fin à cette lutte, il sépara la terre du ciel, l'eau de la terre, et distingua l'air limpide de l'air grossier (Métamorphoses)*. Et Victorinus : *Mais les flots recouvraient la terre, le ciel était noyé de nuages grisâtres et l'abîme se voilait de noires ténèbres... quand la lumière séparée des ténèbres jaillit d'en haut envoyée par la parole de Dieu*.

Enfin le commentaire commence par une invocation au dieu: « Dieu souverain et saint, source de toute vertu » (*Summe et sancte Deus, cunctæ virtutis origo*). C'est encore un effet habituel, on trouve ainsi chez Apulée (2^e siècle, province de Constantine) une prière à Isis (*Métamorphoses*), Virgile s'adresse aux dieux des champs (*Géorgiques*), Arnobe (2^e moitié du 3^e siècle) à celui des

chrétiens (*Contre les gentils*). Sincère ou pas à l'origine, cela devient un genre et, au XXe siècle encore, des écrivains comme Apollinaire, qu'on ne peut soupçonner de mysticisme, invoque en poésie un dieu: « Que deviendrai-je ô Dieu qui connais ma douleur » ?

L'Eglise fondait alors ses dogmes et par là se divisait, ce n'est pas mon propos, je ne parlerai que brièvement du contenu de l'œuvre de Victorinus. Il vivait donc au temps de ce qu'on nomme « les Grandes invasions » et, tel Ambroise de Milan (4e siècle) qui pensait que les Goths étaient le Gog d'Ezéchiel: *Tu viendras de ton pays, de l'extrême Nord toi et de nombreux peuples avec toi, tous montés sur des chevaux, vous formerez une grande assemblée, une immense armée* (Ezéchiel, trad. œcuménique), tel Salvien qui écrivait que *si les Romains sont malheureux, ils le méritent par leurs vices* (*De Gubernatione Dei*), Victorinus, dans la lettre que nous avons de lui, dit que, si les Sarmates, venus d'Asie centrale, ont dévasté le pays, si les Vandales, peuple germanique, l'ont incendié, si les Alains, qui étaient des Sarmates, ont suivi, c'est que les hommes ont commis des fautes, et c'est la sexualité qu'il incrimine; nous rencontrons là cette sainte horreur du corps, voire de l'individu que la société laïque nous a si pieusement conservée. A Massalia, ville grecque, on peut penser que le corps n'était pas tellement en horreur, la gymnité sans doute était pratiquée dans toute sa salubrité. Elle n'a sans doute jamais cessé de l'être et l'on voit au XIXe siècle de malheureux complexés se plaindre, dans leur courrier aux journaux, de ce qu'ils voient des gens se baigner nus.

La lettre de Victorinus fait écho à son commentaire de la *Genèse* ; comment ne parlerait-il pas de châtement divin alors qu'il versifie sur le thème du dieu exterminateur ? « Alors le soleil se lève brûlant de tout son feu, étincelant de colère, et dirige vers Sodome la rigueur de ses rayons » (*Tum sol exoritur toto ferventior igne Irarum fulgore micans, radiosque severos Dirigit in Sodomam*). Lui qui apprécie tant la poésie latine, c'est aussi parce qu'il la connaît bien qu'il condamne Ovide chantant Corinne, Virgile chantant Phénice (*Maro cantatur Phoenissæ et Naso Corynna*), qu'il condamne Horace (premier siècle avant notre ère) et Térence (deuxième siècle avant notre ère). Il n'est semble-t-il pour lui de *libido*, que *vesana*, insensée, ou *furiosa*, démente. On s'attendrait alors à une condamnation de la femme mais il ne la confond pas avec le serpent devenu trompeur de protecteur et féminin qu'il était aux temps anciens (*anguis, lacerto, reptantibus, serpentis, veneno, vipereo*), car, demande-t-il, quand la femme se conduit mal afin de plaire à un mari grossier et vicieux, à qui la faute (*Sed cur infelix in culpa est femina tantum Cum placet stolido conjux vitiosa marito?*) ? Et le mal pour lui est déjà dans le fard, cette substance vénéneuse dont elle couvre son visage. Il est vrai que céruse et minium ne pouvaient qu'altérer la santé de celles qui en usaient (*Quid agunt in corpore casto Cerussa et minium, centumque venena colorum?*). Il ne s'agit pas ici d'invective, Victorinus fait simplement une constatation.

Notons que si Noé, ivre mort, laisse dénudées ses génitoires, c'est qu'en un festin il a célébré la gloire de son dieu. C'est un autre Bacchus, nous ne sommes plus dans la ville grecque, peut-être pas encore dans la chrétienne mais sûrement chez les Romains dont la religion multiple n'a pas encore disparu. Bacchus, Dionysos, d'ailleurs n'était pas seulement dieu de la vigne, les animaux et la mer jouent un rôle important dans sa légende.

Victorinus est donc pleinement de son temps, et de sa ville, quelle que puisse être son origine, qui m'est inconnue. En effet, Massalia fut longtemps réputée pour ses mœurs austères, dont notre auteur n'est pas seul à déplorer qu'elles aient changé, Athénée de Naucratis, grammairien à Alexandrie, en parlait déjà (*Banquet des sophistes*) quelques six siècles avant Victorinus.

La langue de ce dernier me paraît claire et savante à la fois, quant au contenu, qui se veut chrétien, il est fort marqué par des traditions plus anciennes. Commenter la *Bible* était un moyen d'en apprendre bien le contenu, c'était alors indispensable à des gens qu'on avait instruits en des religions qui n'avaient plus officiellement cours. Si Victorinus la commente pour la faire connaître à son fils, c'est peut-être pour la mieux connaître lui-même.

¹ La Thune, Marseille 1998.

² Migne, *Patrologie latine*, 86009, t. 61.

A PROPOS DU TROUBADOUR FOLQUET DE MARSEILLE L'AVENTURE D'UN GENRE, L'AUBE.

Nicole Nivelles, AIEO, UMR 5475, CNRS Montpellier

Le troubadour Folquet de Marseille (v.1150-1231) n'était pas, comme tant d'autres, un noble mais un riche bourgeois qui fréquentait la noblesse. Amoureux malheureux de l'épouse de son seigneur et protecteur, Barral, il entra au couvent avec sa femme et ses deux fils après la disparition du couple. Il fut abbé du Thoronet puis, évêque de Toulouse, il trahit le comte Raymond VI, s'illustra tristement durant la Croisade contre les Albigeois. Guillaume de Tudèle, auteur de la première partie de la *Chanson de la Croisade*¹, écrit: « Ceux qui avaient adhéré à cette secte hérétique, et qui avaient partie liée entre eux, prétendaient que l'évêque, l'abbé de Cîteaux et le clergé poussaient les autres Toulousains à les combattre, afin par cette folie de les amener à s'entre-détruire. » « Il en résultera la mort d'une multitude, la ruine du pays, que les étrangers ont désolé et ravagé. Car les Français de France et ceux de Lombardie et tout le monde courent sus aux habitants, leur témoignant plus de haine qu'aux Sarrasins ! »

Stanislaw Stronski, dans son livre sur Folquet² signale que: « L'évêque Foulque, devançant le Saint-Siège et le mettant dans une certaine mesure devant le fait accompli, fut le premier à reconnaître officiellement la mission de Saint Dominique », c'est-à-dire l'Inquisition.

Troubadour médiocre quand il chantait sa dame, l'épouse de Barral donc, il écrivit ensuite deux aubes religieuses plus intéressantes. L'aube est au Moyen-Age un genre littéraire, poétique. Le thème est celui-ci : Le guetteur doit avertir les amants quand vient l'aube et que le mari, le jaloux - ces mots sont quasiment synonymes -, peut surgir. Or, après la Croisade, les troubadours dont la civilisation est détruite vont bientôt se taire. Mais avant cela ils auront, au lieu de chanter leur maîtresse, chanté la Vierge Marie, c'était plus prudent en ces temps de bûcher. Voilà ce qui explique une apparente contradiction. « Le plus curieux, écrit Pierre Bec³, c'est que c'est précisément le genre objectif le plus scabreux, l'aube, qui a fait l'objet des meilleures adaptations religieuses. »

Nourri de culture classique, Folquet introduit dans ces poèmes des emprunts, souvent des aphorismes, des sentences morales venues de Publius Syrus (3ème siècle avant notre ère). Son style, savant et artificiel, fit cependant école.

L'aube la plus célèbre qui nous soit conservée est de Guiraut de Bornelh, né en Dordogne et qui écrivit de 1160 à 1200. C'est d'abord le guetteur qui chante, la poésie des troubadours était en effet chantée, généralement par les jongleurs. Le guetteur s'adresse au soleil, ce « roi de gloire », ce « dieu puissant », afin qu'il protège les amants. Puis il avertit son ami de l'approche de l'aube car, dit-il, « à l'Orient l'étoile est montée qui amène le jour », le jour qu'un oiseau « va chercher dans le bois ». Puis c'est le dieu des chrétiens qu'il prie avant que l'amant ne réponde qu'il est trop bien dans les bras de sa belle pour se soucier de l'aube ni du jaloux. Chaque strophe, ou laisse de quatre octosyllabes suivis d'un sixain, se termine par : « Et bientôt ce sera l'aube », sauf la dernière: « ... je ne prise guère Le sot jaloux ni l'aube. » Folquet, lui, commence par une invocation au dieu des chrétiens et à la Vierge Marie quand l'étoile du jour se lève du côté de Jérusalem. Son aube est une prière et, c'est plus traditionnel, un appel à se lever: « Debout ! levez-vous, vous qui aimez Dieu ! car le jour est venu et la nuit s'enfuit. » Folquet, dans sa seconde strophe, parle de la lutte de son dieu contre le mal, l'Enfer et, dans la dernière, réclame des places au Paradis. La gloire du dieu n'est pas ici évoquée au début du poème, mais au début de la dernière laisse: « Ce Dieu de gloire qui vendit son corps pour nous

sauver ». La fin est toujours la même: « La nuit s'en va et le jour vient : le ciel est clair et serein ; l'aube n'hésite plus mais vient, belle et parfaite. »

Le poème comprend cinq laisses. Les trois premiers vers de chacune sont des alexandrins, les autres des sixains.

De l'aube redoutée on est donc passé à l'aube bénie. Le genre connaîtra d'autres avatars et, au XIX^{ème} siècle, sera souvent dérision, bouffonnerie même. Ainsi, dans un texte en prose paru dans la presse, le jaloux, devenu le cocu, demande à un homme de surprendre les amants à leur sortie, et l'homme est bien sûr leur guetteur.

Dans une comédie, *Pierrot bâille* (1893), une comédie où l'amour, à trois, et l'amitié triomphe, Pierre Bertas (1864-1950) introduit pour intermède une aube où l'amant et l'amante ne sont point satisfaits l'un de l'autre, où elle dit: « c'est une année épouvantable, Vite, vite je vais faire des chatouilles A mon vieil époux. » Le soleil est las d'avoir toujours à se lever et le premier oiseau a peur des vautours puisque « L'aube a chassé la nuit si tranquille. »

Dans *l'Armana Prouvençau* de 1895 paraît une *Aube camarguaise*, signée Mouzin. Il y chante des amoureux mais c'est le jour de leurs noces et il célèbre l'aube, appelle le soleil car « le Soleil c'est lui l'archer d'amour ! » Cette aube est un sonnet, forme inconnue des troubadours. *L'aube du siècle*, parue dans le même almanach en 97, et signée du « Felibre qui s'est fait moine », invite la jeunesse à se lever à l'aube du XX^{ème} siècle: « Jeunesse, lève-toi car il est l'heure ! » « L'avenir est à Dieu, Mais Dieu te le donne, ô Jeunesse ! » Ici deux strophes de six octosyllabes.

Le temps de l'amour n'est plus, c'est le temps du mariage, que Jan-Toutouro, dans *l'Armana di felibre* de 1959, galèje ainsi : « Le maire a rappelé que Jean et Jeanne étaient des amis d'enfance. Il a dit : « Ainsi, mes amis, finit aujourd'hui une amitié qui durait depuis l'enfance. » » (*Mariage*). Ce n'est pourtant pas si désespéré et Serge Bec (né à Cavaillon en 1933), dans une *Aube*, trouve réconfort dans les bras de la femme qui est la sienne nuit et jour : « Tu es ma femme. Ma femme pour aujourd'hui Et pour demain. Tu es ma femme pour la nuit Et pour l'aube qui agrandit ses yeux Ma femme du commencement A la fin des temps. Ma femme. » Cette aube, long poème en vers libre, est aussi une dénonciation de la guerre d'Algérie: « Le journal est une apocalypse Neuf cents fellaghas tués Et les cadavres des petits soldats Et les charniers qui trouent la lumière ».

Charles Camproux - voir annexe - (1908-198...), plus connu à Montpellier où il enseigna, qu'à Marseille, à la Belle de Mai où il naquit et passa son enfance, écrivit aussi une *Aube*⁴, de dix strophes d'inégale longueur et en vers libres. C'est une aube religieuse où l'ancien prisonnier de guerre, le résistant, chante la liberté, l'égalité et la fraternité... mais ici la femme est « de pure lumière, sans chair ».

L'aube des premiers troubadours allait bien sûr avec les mœurs du temps. Devenues moins libres elles font du jaloux un ridicule, ou de la femme idéale un spectre, devenues plus libres elles permettent aux amoureux de partager le jour comme la nuit. Et l'aube peut être bienvenue dont un troubadour inconnu se plaignait qu'elle venait trop vite: « Oi dèus, oi dèus, de l'alba ! tant tòst ven. »

ANNEXE : A PROPOS D'AUBE... CHARLES CAMPROUX ET LA NUIT

Né en 1908 à la Belle-de-Mai, Charles Camproux est plus connu à Montpellier où il enseigna qu'à Marseille. Il y eut pourtant une activité militante importante, aux côtés de Georges Reboul, au Calen. Il y eut à Montpellier en 95 un Colloque Camproux, ce n'était pas trop pour parler d'un homme qui, par exemple, prisonnier de 1940 à 41, créa une université de camp et un réseau d'évasion.

Comme l'écrit Jean Larzac dans la préface de *l'Œuvre poétique occitane*⁵, ses vers furent tenus comme un aspect mineur de son activité », activité nombreuse. C'est pour cela que je ne parlerai ici que d'un sujet restreint, un point dans son œuvre poétique, sa façon d'écrire la nuit. Juste quelques remarques car, née pendant la guerre, cette poésie demande plus d'attention.

Il peut sembler curieux de partir d'un texte en prose, probablement postérieur à l'œuvre poétique, publié dans *l'Armana di felibre* de 1959. Un texte qui s'intitule *Vide*, et dont je ne sais guère, sinon qu'il était extrait d'un roman inédit, *Reviens ma vie*. Partir d'un morceau de prose pour étudier de la poésie n'est pas plus paradoxal que de prouver la vie d'une femme par le vide de son tombeau. « Si

elle n'y est plus, vraiment Celle de là-haut n'est pas un fantôme. » Cette bribe de roman, avec ses reflets lunaires, est aussi le reflet d'un sentiment poétique comme d'un optimisme, conscient ou pas.

Le fil d'argent qui luit n'est pas la lune, c'est ce que la lune fait luire. Par moquerie, c'est un képi, seule l'administration étant habilitée à décider de l'existence de quelqu'un. Ce qui blanchie n'est pas non plus la lune mais la façade qu'elle éclaire, la pleine lune « enveloppe » tout et les étoiles veillent « affectueusement la terre endormie ». La lune caresse [calinha] le cimetière, joue « amicalement entre les ombres des cyprès et les croix de pierre ». Venu comme toujours d'une description concrète, le fantastique est ici bon enfant.

Nuit, de *Poèmes sans poésie*, fut écrit en captivité. Trois strophes de neuf vers. Pourtant on y sort de la nuit, ne serait-ce qu'en rêve, cette fuite qu'on ne peut guère voler au prisonnier. En effet, si dans la première strophe l'obscurité est dite sept fois : Ombre, obscur, noir, peu clair [fosc], obscur, ténébreux, nébuleux, dans la seconde nous ne l'avons que trois fois : obscur, peu clair, obscur, et point dans la troisième. Comme dans le texte en prose la lune « caressait les lauses », la nuit est vie et Charles Camproux, poète de la Résistance, pacifiste, est poète de la vie. Au cimetière, la tombe est vide. « La nuit était calme... les chouettes s'étaient tues. » La lumière de la lune est chemin de vie, c'est par là qu'elle est partie, Celle d'en-haut car le portail du cimetière était comme toujours entrouvert : « Venant par derrière s'échappait une écharpe de lune. »

« Sainte nuit de la mère, Sainte nuit des effrois [esglaris], Sainte nuit de mes songes, Sainte nuit de la vie, Sainte nuit de la nécessité », chante le poète dans *l'Anglòra*, le lézard⁶. Ici aussi « le chat-huant se tait » et « si belle est la nuit pour qui le jour viendra ». Que le rêve console ou bien soit cauchemar « les étoiles rêvent », « dorment » et la lune « s'étonne. »

Dans son *Bestiari*, sept bêtes noires ou de nuit sur trente. Proportion poétique ? Sept nombre sacré ? Ces bêtes des ténèbres sont enchanteresses. Le chat-huant car « la mère nuit s'enchant du chat-huant », la corneille qui annonce « le temps de novembre » [novembralhas], le rossignol qui « dans la nuit rousse, chante comme un perdu », la pie, la chouette dont les yeux sont « deux étoiles de plus », la chauve-souris [rata-pennada] qui sort quand « les étoiles sourient ».

Voici donc un tout petit sondage dans une œuvre d'importance.

¹ *La Chanson de la Croisade Albigeoise*, éditée par E. Martin-Chabot, Les Belles Lettres, 1976.

² *Le troubadour Folquet de Marseille*, Stanislaw Stronski, Cracovie 1910.

³ *Anthologie des troubadours*, Textes choisis, présentés et traduits par Pierre Bec, avec la collaboration de Gérard Gouffier et de Gérard Le Vot, CGE / 10-18, 1979.

⁴ *Anthologie de la poésie occitane*, présentée par Andrée Paule Lafont, préface d'Aragon, Editeurs français réunis, 1962.

⁵ Carles Camprous, *Òbra poètica occitana*, IEO, 1983. Préface de Jean Larzac, note de Jean-Marie Petit.

⁶ Voir Frédéric Mistral, *Le Poème du Rhône* où l'Anglòra est mi-femme, mi-divinité des eaux.

MASQUES ET UTOPIES. DE QUELQUES ŒUVRES DE QUELQUES ECRIVAINS MARSEILLAIS, DE VICTOR GELU A ANDRE ROUSSIN.

Nicole Nivelles, AIEO, UMR 5475, CNRS Montpellier

Le dix-neuvième siècle voit fleurir les utopies. Celle de Victor Gelu, comme le disait Philippe Martel lors du *Colloque Victor Gelu*¹, sera rurale, pastorale, nourrie de dix-huitième siècle. Il n'y aura, dit Gelu, que les paysans pour sauver la France.

Dans les années 90 les choses ont changé. Les machines sont plus nombreuses, la classe ouvrière est une force et le mouvement libertaire est à son apogée. Je rencontre là à Marseille deux sortes d'utopies.

Valère Bernard (1860-1936) écrit une utopie chrétienne, *Bagatóni* (1894) et cherche la liberté car, dès 1887, il écrit un roman féministe, *Angèla Dàvid*.

Pierre Bertas (1864-1950) propose lui aussi un monde mené par l'amour et l'amitié dans son *Pieròt Badalha*, Pierrot bâille (1893). De ceci je trouve l'écho dans l'œuvre d'André Roussin (1911-1987), dans *La Petite Hutte* (1947) par exemple. Entre temps Edmond Rostand (1868-1918) aura écrit sa pièce sur l'amour à trois, *Cyrano de Bergerac* (1897) qui, dans le jeu des masques et de l'utopie, me semble bien être l'utopie désespérée de la langue.

Trois fois Victor Gelu rêvera d'un autre monde. En 1877 il propose que la France ait un gouvernement ressemblant fort à celui de l'antique Massalia, en 1854 son *Credo de Cassian* est de même sensibilité que le *Terre et ciel* (1854) du saint-simonien Jean Reynaud, lequel écrivait : « Comme la limaille de fer que la force de l'aimant traîne à sa suite, les molécules dont nous avons besoin nous suivent toujours ; et notre âme, quand elle s'élanche d'une résidence à une autre ... » Et Gelu : « Nous montons, montons toujours de planète en planète ... En mourant nous éclosons encore [regrelham]. »

Le *Novè Granet* (1855) de Gelu contient une utopie : Une organisation sociale dans un lieu déterminé, la Crau et les abords de l'étang de Berre. Il s'agit, dit-il, de rassembler là des hommes sains et gaillards, pour des ouvrages d'intérêt général. « Et puis, au moyen de cette armée d'ouvriers qui se monterait bien à cent cinquante mille hommes, avec mon levier de cinq cents machines », « je retourne la Crau d'Arles à dix pans de profondeur ».

Valère Bernard [réédité par le Comité Valère Bernard], écrivain réaliste disent les uns, romantique disent les autres, peintre symboliste, est dans la mouvance du socialisme chrétien avec son *Bagatóni*. Pour sauver les habitants des quartiers de misère, de petite délinquance donc, il peindra une sorte de Christ, Nifle, père des pauvres [paire de la paurilha] qui rassemble les plus pauvres et leur donne tout ce qu'il gagne. L'utopie de Gelu était un projet politique, il en fait dire à son héros : « Mais bénêt que je suis de rêver de l'impossible ! » De même, Nifle échouera, la misère sera la plus forte. Mais nous ne sommes plus dans un projet défini, avec un siècle d'avance l'auteur a compris l'importance première de l'affectif, nécessaire sinon suffisant.

Dans *Lei Bomians*, les bohémiens (1910), un autre Christ, Malan, dont le nom signifie mauvaise passe, lit comme Nifle Proudhon et Marx, lit aussi Bakounine. Il cherche la société idéale chez les Gitans. Par lui viendra le scandale, c'est à dire qu'on s'en prendra à lui, et il s'ira noyer. Cette utopie prend aussi en compte la langue puisqu'il y a de faux anarchistes vrais malfaiteurs, faux-

monnayeurs de monnaie comme de langue. Le malheur de la langue niée, on le rencontre encore dans *Joglar Felibre* (1930) avec le désespoir du félibre humilié par le souteneur.

Vers 1887 Valère Bernard avait écrit *Angèle David*, sorte d'utopie féministe. Angèle choisira sa vie, partira avec celui qu'elle aime. Il semble que les utopies qui réussissent soient d'amour. « - Oh ! bien vrai ? nous pouvons partir ? tout de suite ? personne au moins ne nous verra ?... Oh ! alors, vite ! » Angèle qui raconte : « Ecoute : cela nous l'avons toujours tenu secret : Ma grand'mère était une bohémienne. » Chez Rostand les Cigales sont Tzigales et la Faisane de Chanteclerc une bohémienne elle aussi.

L'utopie de Bertas prend le masque de la Commedia dell'Arte, un genre qui était à la mode et nous vient des voisins. Le journaliste Horace Bertin (1842-1917) écrivit des pantomimes qui furent jouées, à Paris par Debureau, à Marseille par Rouffe.

Pierrot bâille, Pierrot s'ennuie car il s'est séparé d'Arlequin et de Colombine, les ayant trouvés dans les bras l'un de l'autre. « Plus d'ami, plus de belle ! » Ceux-ci viendront marauder dans sa bastide, lieu d'utopie dont ils ne trouveront pas la sortie, dont Pierrot les empêchera de partir. « Ma lanterne à la main, je marche doucement ; Colombine et toi-même me prenant le bras, je puis trébucher je ne tomberai pas. » Arlequin et Colombine acceptent de demeurer chez Pierrot, et Colombine : « Mais que diront les gens sensés ? »

Elle avait dit à son ami qu'elle ne l'avait pas trompé, elle lui avoue ensuite que si, et Pierrot : « Mensonge hier, mensonge encore, je crois celui qui me plaît le plus. Vous ne m'avez donc pas trompé. » L'Occitan, comme le dit Gelu, n'est heureusement pas cornélien et Bertas fait d'Arlequin un Cid nécessairement Tartarin. Dans une comédie de Roussin, *La Locomotive* (1967), on retrouve « La vérité c'est ce qui fait plaisir. »². Roussin joue de la mentalité russe pour se moquer des Français d'outre Loire : « Ne me fatigue pas avec ta logique ! dit Sonia, Cette putain de logique des Français ! Avec votre logique on dirait que vous avez le secret de tout, et résultat ? Une femme ne peut pas être la fille du père à qui ça fait plaisir ! » La vérité vraie, elle est trop souvent malheureuse, et c'est la morale de *La Voyante* (1963).

Edmond Rostand écrivit en 1891 *Les Deux Pierrots, ou Le Souper blanc*, pièce que refusa, à tort ou à raison, la Comédie Française. Pièce qui ne pouvait pas plaire à un public habitué à la condamnation de la femme à travers le personnage de Colombine qui, là, choisit Pierrot qui rit parce qu'il pleurerait de n'avoir pas être le préféré.

Rostand est adolescent quand l'Etat impose sa loi scolaire (1881-1882), perturbant toute une génération d'occitanophones, et autres, bilingues ou pas, scolarisés ou pas. Si, lorsque, il y a longtemps, je vis représenter *Cyrano de Bergerac*, je ne vis justement que l'aspect cornélien, de cape et d'épée, de la pièce, j'ai plus tard pensé que c'était là le drame d'un homosexuel ne pouvant jouir d'une femme si un autre homme n'était présent. Il me semble aujourd'hui que *Cyrano* est d'abord un drame du langage. Entre autres interprétations de Cyrano celle-ci, récente, me semble plus imprudente que la mienne : *Cyrano ? Un solitaire égocentrique qui ne s'aime pas*³. Une utopie aussi, celle encore du fameux triangle qui paraît affoler les amateurs de vaudeville, et un jeu de masque. Non seulement Cyrano est Christian et Christian Cyrano, non seulement le nez de Cyrano est un élément de masque mais : « Agile comme Scaramouche, je vous préviens, dit Cyrano, Venez tous, le Docteur, Isabelle, Léandre, Tous ! Car vous allez joindre, essai charmant et fol, La farce italienne à ce drame espagnol ». C'est bien le Cid qui s'efface devant Scaramouche.

Le choix de Cyrano n'est certes pas dû au hasard. Le vrai (1619-1655), dans ses *Etats et empires de la lune*, faisait dire au prophète Elie : « j'ai trouvé le corps d'un jeune homme qui venait d'expirer... j'ai approché ma bouche de la sienne, où je suis entré comme un peu de souffle ; lors mon vieux cadavre est tombé, et comme si j'eusse été ce jeune homme, je me suis levé. » Et le héros de Rostand : « Oui, ma vie ce fût d'être celui qui souffle et qu'on oublie ! » Réflexion sur le théâtre, mais Cyrano dit aussi à Christian : « Veux-tu sentir passer, de mon pourpoint de buffle Dans ton pourpoint brodé l'âme que je t'insuffle ? » Si cette âme n'est pas l'occitan, qu'est-elle donc ?

Roxane, c'est l'étrangère qu'on ne pourra conquérir qu'en mourant et à qui Cyrano déclare : « Or, moi, j'ai le cœur grand, vous l'oreille petite. D'ailleurs vos mots, à vous, descendent : ils vont vite. Les miens montent, madame : il leur faut plus de temps ! »

Rostand se plia aux exigences de son époque, non sans douleur : « Mon langage jamais jusqu'ici n'est sorti de mon vrai cœur ». Sur le champ de bataille où va mourir Christian, son masque, Cyrano demande : « Approche Bertrandou, le fifre, ancien berger Du double étui de cuir tire l'un de tes fifres, Souffle et joue à ce tas de goinfres et de piffres Ces vieux airs du pays, au doux rythme obsesseur, Dont chaque note est comme une petite sœur, Dans lesquels restent pris les sons des voix aimées... Ces airs dont la musique a l'air d'être en patois ! » Pas étonnant que les critiques ne l'aient pas compris et parlent d'un « romantisme clinquant », pliés qu'ils sont à un plus sourd langage. Les critiques et autres spécialistes de la littérature ont si peu compris le déchirement de Rostand qu'ils peuvent parler de son « clinquant » et de « sa sensibilité toute extérieure »⁴.

L'Aiglon (1900) se finit presque sur un bal masqué au cours duquel l'Aiglon a un double, la comtesse qui le veut faire s'échapper. L'Aiglon est un Pierrot, on dit de lui : « Comme il est pâle ! », on l'enterrera dans son uniforme blanc et « Mes soleils d'Austerlitz, dit-il, seront des clairs de lune ! » Et l'utopie ? « L'empereur républicain ! ... Voilà l'Utopie ! »

Derrière le masque encore, le déchirement d'un homme qui pour réussir doit renier sa culture : « Oui, j'ai l'air de porter un uniforme blanc. Eh bien ! ce n'est pas vrai, c'est faux ; je fais semblant ! » Cette double personnalité qu'il ne peut assumer ronge notre auteur : « Vous serez tué par un jeune homme... Que vous connaissez... C'est celui que vous avez été... Puisque comme un remords il vous parle à voix basse, C'est fini : celui-là ne vous fera pas grâce. » « Ce n'est pas d'un poison grossier de mélodrame que le duc de Reichstadt se meurt : C'est de son âme ! »

La langue elle-même, nous la trouvons ici : « Non, laissez, je rêvais... car je n'ai pas coutume, Quand mon tailleur viennois vient m'offrir un costume, D'entendre tous ces mots pittoresques et vifs... tout ce choix amusant d'adjectifs, Tout cela, qui pour vous n'est qu'un bagout vulgaire ». Même si Rostand ne cherche pas à être vrai, il ne peut prétendre que le français soit pour les Viennois un bagout vulgaire, c'est l'occitan qui l'est pour le pouvoir français. Quant au pittoresque et aux adjectifs, qu'on nous a tant appris à l'école à éviter dans nos écrits...

Avec Rostand nous sommes donc toujours nécessairement dans l'ambiguïté. Ainsi, est-ce bien l'ennemi qui parle ici au chapeau de Napoléon par la bouche de Metternich : « Je te hais pour cette ombre altière et péremptoire Que tu feras toujours sur le mur de l'histoire ! Et je te hais pour ta cocarde arrondissant Son gros œil jacobin tout injecté de sang... pour cet orgueil français que tu rendis sans bornes » ?

La musique et les oiseaux, présents dans *L'Aiglon*, le sont certes plus dans *Chantecler* (1910), où c'est peu dire que les personnages sont déguisés, masqués. Si Cyrano fut en somme pris pour un autre, si c'est une pièce considérée comme d'« un romantisme clinquant »⁵, Chanteclerc laissa les critiques perplexes. « Chanteclerc avait, dit-on, suspendu la curiosité du pays tout entier »⁶. Son symbolisme serait « compliqué »⁷ où l'on ne voit parfois que la critique, certes réelle et acerbe, de coterie parisienne. Ce serait « une vaste fresque symbolique mettant en scène des animaux et destinée à « dramatiser » un sentiment de la nature à la fois riche et confus », dit un ouvrage scolaire⁸. Le « jeu verbal » y atteindrait « un curieux paroxysme »⁹. Ou quand une langue essaie de chanter dans une autre...

« Le Coq... Gaulois ? ... lorsqu'on dit le Coq tout court, c'est celui-là ! » Mais Chantecler ajoute : « Je ne suis pas de Gaule Si vous donnez au mot un sens vilain et drôle ! Morbleu ! chacun sait que mes claironnements Sont loin d'avoir été... sopranisés au Mans. » « Comme il sait indiquer que les haines de races Ne sont jamais, au fond, que des haines de places ! »

La nourrice de Chantecler est « une bonne vieille et traditionnelle Poule gasconne, née aux environs de Pau » et le Merle se moquant des oiseaux de nuit dira : « Le Minuit bouge ! » Quant au Paon, « n'ayant qu'un cri qui perce le tympan », il « ne peut souffrir un chant qui perce la ténèbre. » Et Chantecler de déclarer : « Mon chant... n'est pas de ces chants qu'on chante en les cherchant, Mais qu'on reçoit du sol natal, comme une sève. » « Ce cri, qui vers l'azur monte en me traversant, C'est tellement le cri de tout ce qui se sent Comme mis en disgrâce au fond d'un vague abîme Et puni de soleil sans savoir pour quel crime ». « Je parle tout, étant le Coq, Depuis la langue d'Oc jusqu'à la langue toc ! »

Le Merle, siffleur et persifleur, cache donc une souffrance, à qui le Coq fera cette remarque : « Toi, tu connus par quelque matin blême, Un Moineau de Paris : tu me l'as dit toi-même. C'est ce qui t'a perdu. Depuis, la peur te tient De n'être pas toujours « très moineau parisien » ! »

« Les oiseaux, pour prier, parlent en vers français ; Mais ils ont pour parler entre eux dans les cépées, Un patois cristallin fait d'onomatopées. » Aux Crapauds venus le louer, préférant son chant à celui du rossignol, Chantecler répond : « Vous osez comparer mon chant rude à cette voix divine ? »¹⁰
« Sache donc cette triste et rassurante chose Que nul, Coq du matin ou Rossignol du soir, N'a tout à fait le chant qu'il rêverait d'avoir ! »

Était-ce folie, était-ce surréalisme, quand Antonin Artaud écrivait : « Oui, voici maintenant le seul usage auquel puisse servir désormais le langage, un moyen de folie, d'élimination de la pensée, de rupture, le dédale des déraisons, et non pas un DICTIONNAIRE où tels cuistres des environs de la Seine canalisent leurs rétrécissements spirituels » ?

« Soigner la folie d'Antonin Artaud, c'est abolir l'écriture d'Antonin Artaud », écrivait Hubert Juin¹¹. Certainement, si sa folie était de la langue, ce que j'ignore mais qui expliquerait qu'il ait écrit à Jacques Rivière : « Je souffre d'une effroyable maladie de l'esprit. Ma pensée m'abandonne à tous les degrés. Depuis le fait simple de la pensée jusqu'au fait extérieur de sa matérialisation dans les mots. »

Quand un chasseur tue le rossignol, un autre chante : « - Il faut un rossignol toujours dans la forêt ! - Et, dans l'âme, une foi si bien habituée Qu'elle y revienne encore après qu'on l'a tuée ! » Comme « Il n'est de grand amour qu'à l'ombre d'un grand rêve », celui de Cyrano, celui de l'Aiglon, celui de Chantecler, celui de Rostand qui apprit « que celui qui voit son rêve mort Doit mourir tout de suite ou se dresser plus fort ! »

Le rêve, domaine du conscient comme de l'inconscient. Quelles cultures, quelles langues, parlaient donc la nuit à Saint-Pol-Roux dont André Breton écrit dans son Manifeste du Surréalisme (1924) : « On raconte que chaque jour, au moment de s'endormir, Saint-Pol-Roux faisait naguère placer, sur la porte de son manoir de Camaret, un écriteau sur lequel on pouvait lire : « Le poète travaille. » »

Si Rostand chanta certes en écho avec Déroulède, c'est sans doute parce que, comme lui, il était forcément français et ne pouvait l'être à part entière. « Vous, mes Poules, soyez pleines de soins touchants Pour ces fleurs dont le crime est de pousser aux champs. » Dans *Le Vol de la Marseillaise* (1914), recueil au titre ambigu, un Gascon découvre la France de la portière du train, « J'aimais la France dans les livres. Je ne la réalisais pas... Cela vaut la peine de mourir pour ce pays-là ! » Curieux qu'on soit prêt à mourir pour un pays aussi théorique. Le colonisé de l'intérieur, le provincial, reprend à son compte la propagande de l'Etat. « Aux environs de 1913, dit un historien de la littérature¹², en pleine maturité d'âge, il tâtonnait avec un certain malaise vers une vieillesse glorieuse et nationale dont il ne voyait pas très bien la formule. » Certes. C'est encore dans *Le Vol de la Marseillaise* qu'il dit : « On peut être toute la France en étant Le Tout Paris », il remarque : « Oh ! que c'est loin l'Alsace, Le violon nocturne et le blanc piano ! - A Marseille... le chant prend un accent plus rauque¹³ et plus étrange. » Et réveille Achille au son des voix des libérateurs de son pays. « Mais il pâlit. Des voix viennent du vaisseau creux. Quoi ! pas un mot de grec?... Ah ! c'est plus douloureux Que de perdre une esclave à la belle paupière ! »

« Le cas d'Edmond Rostand pose un curieux problème littéraire », dit-on¹⁴.

Comme Bertas, Rostand rêve de bohème, et de Tzigalas... La Faisane bohémienne est libre, elle « s'affranchit de son sexe ! Elle vit ! » Comme l'Angèle de Valère Bernard. Elle sait, la Faisane, que « l'amour, c'est la gloire en bécots ! » Mais nous ne sommes pas dans un monde de liberté, une balle tuera la faisane.

L'amour donc peut n'être pas la propriété du couple. « Je saurai bien toujours la prendre dans mes bras ! C'est elle ! Cyrano, non, ne me quitte pas ! » dit Christian¹⁵. La Colombine de Bertas apercevant Arlequin dit à Pierrot : « Prend moi par la taille, tous les deux... » Roxane dit à Christian : « Ta beauté m'arrêtant, ton âme m'entraînant, je t'aimais pour les deux ensemble ! »

Dans *La Petite Hutte* de Roussin, le masque, c'est la nudité. Le cuisinier noir du bateau se déshabille pour impressionner les autres naufragés, se déguise en somme en « sauvage ». C'est lorsque Arlequin jette son masque que le Pierrot de Bertas le croit masqué. La vérité ? C'est encore ce qui fait plaisir. C'est une notion dont on se sert quand on en a besoin. « Dis-moi que j'invente toujours la vérité », dit Nina dans la pièce du même nom (1966). Adolphe lui répond : « C'est vrai, Nina. Tu fais la vérité. »

Comme *Nina*, où l'amour d'une même femme amènera l'amitié entre ses deux hommes, *La Petite Hutte* est une utopie de l'amour, en un lieu, sinon clos du moins isolé par définition, une île

déserte. « On ne peut échapper à rien » dit la femme, et cette idée de destin se trouve aussi chez Bertas, et chez Rostand. Mais les temps ont changés. Où Colombine disait : « Mais que diront les gens sensés ? », Suzanne qui dit aussi : « C'est fou ! Tout le monde trouverait ça fou ! », retournant à la ville retournera au mensonge. L'utopie ne peut s'étendre au-delà de son territoire propre : « A Paris, ailleurs, on trouverait ça fou ! » Pourtant, comme disait Pierrot : « Alors, tous deux avec tendresse, En me prenant le bras, mon ami, ma maîtresse, A mon oreille doucement vous saurez me chanter les mots d'amour et d'amitié. Et je serai béat, tel un lézard », Philippe : « Je n'ai jamais été plus heureux ! », Car son épouse et son ami sont auprès de lui, amants heureux. « Je ne prétends pas, dit Georges, que la polygamie soit contre nature ! » Nous sommes dans l'utopie libertaire plus que dans le vaudeville. N'oublions pas qu'*Am-Stram-Gram* (1934) est une satire du vaudeville par le même Roussin ; « Tout ce que tu viens de me raconter au sujet de notre existence est de l'utopie ! » dit le mari de Suzanne à son amant. Isabelle, *La Coquine* (1961), dit à son mari et à son amant, qui lui ont avoué leur bonheur : « ... entre nous trois la vie commence aujourd'hui. » Le mariage sert à tromper la société, à fuir ses conceptions étroites où l'amour et l'amitié n'ont point de place.

Non, ils ne sont pas cornéliens non plus : « - Je ne pactise pas avec l'ennemi... - Et s'il tire ? - Eh bien ! je meurs ! - Mais c'est justement cela qui est idiot », répond Suzanne. Dans *Hélène ou la Joie de vivre* (1952), Etéonéus comprend pourquoi Ménélas et Hélène sont en bons termes : « Je suis sûr qu'Hélène l'a eu de cette façon-là. S'il a levé son glaive sur elle comme il l'avait promis, quand il l'a retrouvée à Troie, je suis sûr qu'elle lui a dit : « Que faites-vous avec votre épée en l'air, Ménélas ? Ne soyez pas sot et vulgaire. » »

Dignité élémentaire que celle de ne point respecter le pouvoir, dignité qui vaudra à un autre Marseillais, l'anarchiste Alexandre Marius Jacob (1879-54), qui, captif de l'Etat, avait bien conscience d'être « prisonnier de guerre sociale », des années de bagne (*Ecrits*¹⁶). Chantecler même, tout Coq gaulois qu'il est, déclare : « Et qui sait si le coche eût monté sans la mouche ? ... elle a plus fait que le gros fouet claqueur, La petite musique - c'est moi N. N. qui souligne - où bourdonnait un cœur ! » Et Roussin encore, dans *Lorsque l'enfant paraît* (1951) : « Un Ministre, c'est l'autorité. L'autorité n'a rien à voir avec les compétences. »

Si le rapport avec la Commedia dell'Arte est évident dans *Jean-Baptiste le Mal-Aimé* (1944) : « Tu as raison, Madeleine ! Ce sont les Italiens qu'il faut imiter. C'est un théâtre qui remue », c'est dans *La Main de César* (1951) que le mari dit aux amants : « Quand Tibère m'a appris la chose, j'ai d'abord eu envie de tuer. Et puis pendant ces huit jours où j'ai fait semblant de ne rien savoir, j'ai été forcé de m'apercevoir qu'entre vous deux j'étais très heureux, heureux comme si je n'avais rien su. » C'est dans cette pièce qu'apparaît le malheur d'être un Français de treizième zone, car l'écrivain « local » est condamné au ridicule, se condamne d'ailleurs lui-même à l'ironie perpétuelle de la part de l'étranger ». « Ces gens-là, monsieur Pinatel, c'est du miel et du parfum qui cachent des dents de carnassiers. C'est Paris quoi ! »¹⁷

Ce qui fut masqué jusqu'ici, sans même de mauvaise volonté carnassière, c'est certainement le rapport entre les écrivains occitans ayant écrit en occitan et ceux qui ont écrit en français. Entre les œuvres même d'un auteur ayant écrit dans les deux langues. On édite généralement séparément les écrits en une langue et en l'autre. Les études de littérature comparée ne concernent jamais, me semble-t-il, les littératures du territoire français. Ceci manque à l'histoire des deux littératures. « A travers les fentes d'une réalité désormais inviable, parle un monde volontairement sibyllin », écrivit Artaud¹⁸. Parfois la culture occitane parle à travers la française. « Quelquefois, dit Roxane, il me semble Qu'il n'est mort qu'à demi, que nos cœurs sont ensemble, Et que son amour flotte, autour de moi, vivant ! »

¹ *Sous l'utopie, l'Arcadie*, Philippe Martel, Actes du colloque Victor Gelu, Université de Provence, 1986.

² Giraudoux, dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, fait dire à Hector : « Trouve une vérité qui nous sauve... Forge-nous une vérité. » Et l'un des personnages d'Anouilh, dans *Le Rendez-vous de Senlis*, s'exclame : « Quel étrange plaisir de réaliser ses mensonges ! ». Tandis que dans *Naissance de l'Odyssee* Giono faisait d'Homère celui qui, les contant, rendait véridiques les vantardises d'Ulysse.

³ P. Santini, propos recueillis par Joël Mettay, in *L'Indépendant catalan*, 7.3.99.

⁴ *Le théâtre français depuis 1900*, Georges Versini, Que Sais-je n° 461.

⁵ *Dictionnaire des œuvres et des thèmes de la littérature française*, Michel Bouty, Hachette, 1972.

⁶ *Le Théâtre des Années folles*, Pierre Brisson, Genève 1943.

⁷ *Dictionnaire Bordas de la Littérature française*, 1994.

⁸ Lagarde et Michard.

⁹ *Petit Robert 2*.

¹⁰ « Le coq chantait. Ils dormaient. Ce n'était pas une famille qu'on réveille avec des chants d'oiseaux. » (Jean Giraudoux, *Bella*) ; Bataille écrit que « l'horrible cri [du coq]... est toujours voisin d'un cri d'égorgeement », cité in *L'Arc*, n°32, *Georges Bataille*.

¹¹ *Existe-t-il des écrivains fous*, in *Le Magazine littéraire*, n°175, juillet-août 1981.

¹² Id note 6.

¹³ Il semble que l'accent marseillais soit rauque depuis qu'en a décidé ainsi Gelu. Il y a certes chez Rostand un nationalisme dont on sait la raison : la France enfin forgée par la haine portée au voisin, les défaites de cette France désormais portées par tous ses sujets. Quand Sartre écrit, dans *Les Mots* : « Chantecler... déchiré, sanglant, rossé... trouve le moyen de protéger toute une basse-cour, il suffit de son chant pour mettre un épervier en déroute... », Sartre donne l'une des explications les plus évidentes de la pièce, explication juste et qui traduit sans aucun doute la volonté de l'auteur mais explication un peu scolaire, officielle, qui n'est pas loin de ressembler à celle qui fait de Sganarelle le héros du *Don Juan* de Molière ou d'Emma Bovary la coupable du triste sort de la femme de son temps.

¹⁴ *Encyclopédie de la littérature*, Nathan 1952.

¹⁵ On pense à Brassens chantant la femme infidèle.

¹⁶ Parus en 96 (deuxième édition) à L'Insomniaque.

¹⁷ Voir, dans le *Trésor du félibrige* (1886), les définitions de francilhôt et franchimand.

¹⁸ *A table*, in *La Révolution Surréaliste*, n°3, 15.4.1925.

ILS ONT ECRIT AVEC LA MER

Nicole Nivelles, AIEO, UMR 5475, CNRS, Montpellier

Rares sont les romans dont la mer est le héros car les écrivains sont plus souvent enseignants que marins. En dehors des romans historiques, de la littérature policière ou fantastique, encore qu'il soit difficile de classer ainsi les écrits, les fictions littéraires du XX^e siècle sont bien souvent des jeux psychologiques, psychanalytiques où parfois la forme prime le fond qu'elle est alors censée déterminer. Anatole France (1844-1924) déjà, qu'on accuse de conservatisme parce qu'il appelait un chat un chat et Dreyfus un innocent, écrivait dans *L'île des Pingouins* (1908) : « Le sacrement du baptême, répondit saint Patrick, est nul quand il est donné aux oiseaux, comme le sacrement du mariage est nul quand il est donné à un eunuque. » Mais saint Gal reprend : « La forme l'emporte nécessairement sur le fond. Toute la question est de savoir si oui ou non les pingouins ont été baptisés dans les formes. » Ainsi Georges Blond, marin né à Marseille, (1906-1989) prend-il les devants au commencement de *Le jour se lève à l'ouest* (1980) en déclarant : « L'histoire qui suit comporte au moins un cyclone, deux naufrages, l'incendie d'une ville, plusieurs morts subites. J'eusse mieux fait pour ma gloire de proposer aux suffrages de la critique un ouvrage plus philosophique. » Sans doute le fond et la forme y sont-ils condamnables que le nom de Georges Blond ne figure dans les dictionnaires ni les histoires de la littérature que j'ai pu consulter. Il est vrai qu'il n'était pas misogyne, peut-être parce que, comme l'écrit Pierre Loti (1850-1923) dans *Pêcheur d'Islande* (1886), « l'amour, comme l'entendent les hommes ainsi trempés, est toujours une chose saine ». Edouard Peisson, marin marseillais lui aussi, (1896-1963) est moins méconnu, son œuvre est dite « traditionnelle mais attachante » (Dic. Bordas de la lit., 1994-96). Ce mais condamnant le « traditionnel » devenu injurieux sans doute.

« Toutes les histoires de mer sont un peu folles » murmure un vieux marin dans *Le sel de la mer* (1954), de Peisson [petit poisson] le bien nommé. Les romans de la mer sont le plus souvent classés sous la rubrique Aventure mais un roman n'est que rarement définissable par un seul thème et, sans aventure, y a-t-il toujours roman ? Les définitions du genre sont nombreuses et je n'en donnerai pas de nouvelle. Tout le monde sait ce qu'est un roman et on aura compris qu'il ne s'agit pas ici de littérature de recherche mais de littérature de communication. Je parlerai donc des romans de Peisson et de ceux de Blond qui fut aussi journaliste et historien. Mon étude n'est pas exhaustive, je n'ai pas parcouru toute l'œuvre de ces auteurs.

Ils semblent à l'opposé l'un de l'autre, Peisson ayant autour de 1930 fait partie du groupe des écrivains « prolétariens », Blond ayant entre les deux guerres, comme on dit, écrit dans *Candide*, hebdomadaire d'extrême-droite. Il me semble pourtant sans parti-pris. « Gardons un instant, dit-il, la froideur objective de l'historien (qui devrait être celle de l'historien !) » (*Le jour...*). Il n'est en tout cas pas nationaliste quand il écrit, en 1969, qu'au XVII^e siècle « Les patries n'avaient pas alors ce visage à la fois maternel et follement exigeant qu'elles ont aujourd'hui. La vraie patrie de Mansfeld, c'était la flibuste. » (*L'histoire de la flibuste*).

Les romans d'Edouard Peisson ont donc une dimension sociale délibérée et qu'il situe à trois niveaux : celui de l'individu dans *Hans le marin* par exemple (1929), celui du groupe, de l'équipage en l'occurrence dans *Gens de mer* (1934), celui d'une micro-société figurant le monde entier dans *Les écumeurs* (1947). *Le sel de la mer* est une enquête qui dévoile l'irresponsabilité de l'homme égaré par l'admiration portée au père et au chef, et l'irresponsabilité cupide des armateurs.

Hans, c'est l'individu que les événements vont changer en lui-même¹, en aventurier. Hans Muller, marin états-unien né à Hambourg, va devenir à Marseille, avant de s'en aller à Paris, Charles Wurtz, né à Strasbourg. Mendiant, chiffonnier, entremetteur, sans profession, qu'importe puisqu'en

dehors de son bateau, ses papiers lui ayant été volés, n'ayant plus d'existence légale, virtuelle, il n'existe pas pour la France où il a débarqué. Ce personnage n'est pas indépendant des modes littéraires. Hans, qui se libère par le meurtre de celle qui l'a floué, doit sans doute beaucoup au surréalisme. Hans le marin a choisi l'errance et, à terre, n'a de relation amoureuse suivie qu'avec une gitane, qui le sauve de la police. Mais c'est à terre qu'il apprend la méchanceté, la duplicité, la cupidité. Il est l'individu isolé face à une société qui ne veut pas savoir qu'elle est elle-même composée d'individus, une société qui le pourrait noyer plus sûrement que la tempête. Les bons n'y sont pas si bons, les mauvais y sont abjects. Les mauvais, c'est le pouvoir, pouvoir des bandits qui jouent du couteau, pouvoir des fonctionnaires de l'Intérieur qui, pour le moins, ne peuvent rien pour autrui : « Il n'y a rien à faire, Hans Muller. Débrouille-toi. Tu es un étranger ; va voir ton consul. Ton consul ne veut rien faire pour toi ? Nous n'y pouvons rien. » Les bons sont les miséreux, les sans pouvoir, pas toujours aimables, souvent ivrognes mais capables de solidarité. Rien de manichéen, « Une femme crie : - Tu amènes une bouche à nourrir, la Bête ? » et « s'avance vers eux menaçante ». Mais on servira du café à Hans. Derrière une palissade, auprès du fort Saint-Jean, vivait une communauté en marge des lois. Hans retrouve là du travail puis une identité : « Ils te rejettent comme leurs ordures. Eh bien ! Vis de leurs ordures. Je te donnerai un crochet et un sac. Tu feras la cueillette. »

Nau, le héros de *Gens de mer*, pourrait au terme de son voyage dire, tel le capitaine du *Typhon* (1903)² de Joseph Conrad (1857-1924) : « Il y a des choses, voyez-vous, qu'on ne trouve pas dans les livres. » Il a changé lui aussi, et c'est paraît-il le propre du héros de roman. Celui qui d'abord l'avait traité de gamin, à cette question : « Le gamin, comment s'en est-il tiré ? » répond : « Pas si mal que ça. »

Ici l'individu fait partie d'un groupe d'abord hostile. Nau veut empêcher les marins de trafiquer, les malfrats ont le pouvoir de l'argent et se vengent mais le marin trafiquant, le petit trafiquant n'est pas si mauvais. Nau sait que les armateurs, eux, ne tiendront pas compte de ses difficultés : « Par une belle lettre aux armateurs, qui n'en auraient pas tenu compte, il aurait signalé l'incurie des chargeurs. » Quand vient la tempête qui maltraite le bateau chargé en vrac, ceux qui se mutinaient retrouvent le sens de la solidarité, si nécessaire au marin, pas toujours connu sur terre, parfois condamné. C'est également le sens de l'honneur qui fait du capitaine trafiquant le sauveteur de Nau et de son équipage : « Le refus de Jean-François Nau de toucher sa main avait blessé profondément Fitcher. » « Dans sa décision de sauver l'équipage entrain beaucoup d'humanité, le besoin intime de rompre la monotonie d'une traversée, le désir d'étonner et la satisfaction toute personnelle d'être utile à Nau. Ah ! Ah ! Nous verrons bien, vous qui avez refusé de prendre la main de Fitcher. » Ce sens de l'honneur on le trouve aussi chez Blond qui, bien qu'il ait célébré des guerriers, fait dire à l'un de ses personnages : « En quoi consiste votre honneur, si vous ne respectez que la force ? » (*Le jour...*).

Peisson publie *Les écumeurs* en 1947 or, s'il est des vainqueurs de la guerre toute proche, ce sont bien les trafiquants, pétroliers et bétonneurs par exemple³, qui triomphent ici.

Comme Hans le marin, comme Jean-François Nau, James Billinger changera. De marin contrebandier il devient naufrageur, les écumeurs proprement dits étant plutôt ceux qui l'y poussent. Mais James perd devant la loi, qui ne fut jamais que celle du plus fort.

Marins et contrebandiers sont généralement sympathiques à la population, les affairistes le sont moins. « Mac Cormick n'était pas un contrebandier. C'était un homme d'affaires qui ne se souciait pas d'un repaire de hors-la-loi. C'était un homme qui voulait créer un port. » « Les Mac Cormick, spéculateurs et non aventuriers, avaient toujours mené une lutte mesquine. » Mac Cormick a un ami douanier, il a aussi de l'argent et encercle le village des contrebandiers : « Monsieur Billinger, nous avons ordre de tirer si vous franchissez ce fil de fer. »

« La construction du port pétrolier dans la grande faille de l'ouest fut achevée au mois de janvier... l'homme qui avait construit des appontements en ciment armé n'avait ajouté que de la laideur. » Mais il ne suffit pas aux malfrats dans-la-loi de détruire l'harmonie du paysage, d'encercler les premiers habitants, ils les chasseront par la pollution. « Les Mac Cormick empoisonnent la rade. » « A l'aube un pétrolier avait "vidangé ses réservoirs". Billinger savait que les vannes de vidange d'un réservoir peuvent être ouvertes par méprise mais qu'il est pratiquement impossible qu'elles le soient toutes. » « L'homme, constate Blond dans *L'île de la déesse* (1950), s'était jusqu'ici contenté de détruire l'ouvrage de ses mains. Détruire la terre sur laquelle vivent les créatures c'est pêcher contre l'ordre de la nature. »

Dans *Le sel de la mer*, le Canope fait naufrage d'abord parce qu'« ils n'ont pas hésité à lancer en hiver dans l'Atlantique du Nord, plein d'émigrants, un navire dont personne ne voulait plus ». « Et l'argent ! », songe le capitaine du bateau perdu, « Qu'est-ce que je pèse, moi ? »

Un peu comme les chiffonniers de Hans, les contrebandiers, des *Ecumeurs*, vivaient une sorte d'utopie, solidaires et hors-la-loi, outre la loi ? Ils se sont heurtés au capitalisme triomphant et leur tentative de révolte violente a échoué qui n'aurait pu que se retourner contre eux. Seule la violence légale est considérée comme légitime. Hans le marin, après avoir étranglé celle qui l'entôla -elle lui fit perdre son identité, doit-il la tuer pour en retrouver une ? Un peu de mode « psy »...-, Hans disait : « J'ai tué pendant la guerre aussi. Mais alors c'était l'ordre. Ils ne m'avaient rien fait. Et maintenant on (ils) m'appellera (-eront) criminel... »

Georges Blond écrit : « Telle est la folie de la guerre. » (*Convois vers l'URSS*, 1950, récit). Ces deux marins, pliés à la discipline du bord, ne sont pas épris de violence mais ont un penchant pour les hors-la-loi, les aventuriers, pas n'importe lesquels. Georges Blond dans *L'histoire de la flibuste* : « Mais cet homme d'une honnêteté scrupuleuse était aussi marin dans l'âme et, pour cette raison, il nourrissait une tendresse invincible pour les flibustiers. »

Son Calviac, *Prométhée délivré* (1938), change aussi au cours du roman, comme le titre l'indique. Il suit le chemin inverse de celui de *La modification* (1957) de Michel Butor. L'un écrit à l'époque du Front populaire, moment d'éclosion littéraire, Butor écrit *La modification* au moment de la Guerre d'Algérie, au moment où me semble-t-il le Paris littéraire jette ses derniers feux. Calviac choisit l'amour, donc la liberté, le personnage de Butor y renonce. Il se replie sur lui-même comme ses concitoyens car il en est le miroir. « Fuir, pense Calviac, courir au plus vite - on court beaucoup dans ce roman - à la recherche de Claudine, voilà ce que commandait l'instinct, cette raison suprême ». « S'affranchir des conventions, courir les routes », dit Blond et encore : « Les hommes aiment les garces, disent-elles avec amertume. Naturellement. Soyez des garces, qui vous en empêche ? » « J'aurais été pour toi une femme dangereuse », dit Claudine. « Le risque, ce n'était pas tant que j'encombre ta vie, mais que je te décide à vivre. »

Les ennemis du bonheur, qui sont-ils ici ? Moins l'opinion publique puisque Calviac tel un marin s'embarquera pour un autre port, que l'épouse, le mariage. La même année Rachilde (née en Dordogne⁴ ; 1860-1953) publie *L'anneau de Saturne* où l'on peut lire : « Je ne crois pas au bonheur par le mariage. » L'année précédente René Clair (1898-1981) faisait dire à Madame Molineux de *Drôle de drame* : « On ne se marie pas pour être heureux. » Pour le marin la terre est prison et pour le second du Pétrel, de *Gens de mer*, la terre, Marseille, c'est les chaînes du mariage. Si les femmes des marins, heureusement solidaires entre elles aussi, ont une vie dure, il leur arrive en revanche d'être bien exigeantes par rapport aux conceptions du navigateur : « Là-bas, au bout du monde, il y avait cette Mme Balaam ! Il y avait aussi cette obligation de lui écrire une lettre dans chaque port ».

Ces marins, qui savent que la mer n'est pas la seule coupable de naufrages, connaissent le prix de la vie. Ils savent ce qu'est un naufrage, bien sûr, et les accidents tel que celui qui coûta sa jambe au capitaine Cruchat, un bras à un autre, la vie au jeune matelot de *Gens de mer* et la vue au Pierre Laurent du *Pilote* (1937). L'horreur du naufrage du Canope (*Le sel de la mer*), des morts noyés ou écrasés alors qu'ils fuyaient l'épave, est fort bien rendue par la forme volontairement pénible du récit, un interrogatoire, l'inhumain pour rendre l'inhumain : L'enquêteur est comme un condensé de policier, de psychiatre et de juge, cette Trinité qu'on n'a pas le droit même d'élire.

L'auteur aide son lecteur par des retours en arrière, le distrayant pour le faire échapper à une trop lourde atmosphère. Ce livre demande qu'on s'y arrête car la torture mentale a toujours cours au terme de laquelle n'importe qui avoue n'importe quoi : « Il fut un peu perdu, éprouvant le sentiment de ne plus être maître de ses moyens. Il était facile, se disait-il, de l'envelopper de mots, de l'embarrasser avec des raisonnements ». « En lui, il sentait sa volonté de résistance qui se défaisait », il « éprouva une sensation de vertige ». « Il aurait voulu crier à l'homme qui le torturait : « Taisez-vous ou laissez-moi partir », l'homme n'allait-il pas maintenant détruire sa personnalité ? » Et c'est ce qu'il fit, reprochant au capitaine ses motivations inconscientes.

Georges Blond connaît les risques encourus par les marins et connaît aussi la guerre. « Les rescapés valides des bateaux coulés... », dit-il, car tous évidemment n'étaient point valides. Et encore : « Les ordres étaient formels. Il n'y avait qu'à continuer en détournant les yeux du spectacle de ces

malheureux qui se débattaient » dans l'eau. (*Convoi...*). Le récit d'ailleurs montre qu'il n'y avait réellement rien à faire d'autre...

Blond prend la défense des humains et des bêtes, de la nature. Dans *L'île de la déesse* nous sommes au temps des hécatombes. L'individu est perdu dans la masse et la violence oppose des populations, la violence du plus fort, le Blanc⁵, contre l'innocence de celui qui fut d'abord confiant, l'Indien, de celui qui ne sait pas, le grand phoque à fourrure. Shayffrin ne peut rien contre la rapacité de son équipage. « Shayffrin entendait derrière lui le bruit terrifiant des coups frappés par les matraqueurs sur les phoques. » « Les hommes avaient tué tellement de phoques qu'il fallut appareiller en abandonnant sur les plages un grand nombre d'animaux morts et même de peaux déjà détachées. »

Le respect de la vie n'a pas force de loi, on tue des phoques par appât du gain, on tue des hommes sous prétexte de justice, cette sorte de talion dont l'humanité ne sait pas se débarrasser : « Les accusés étaient innocents, et Shayffrin savait qu'il [le juge] allait les condamner. Puis il comprit qu'il avait déjà prononcé leur condamnation et que l'exécution avait commencé. Elle se déroulait dans la salle même du tribunal. Des hommes que Shayffrin ne distinguait pas assommaient les condamnés en les matraquant. » Blancs contre Blancs.

Des Indiens assassinés, de Indiennes violées, vendues ou tuées. « Ils déclaraient que les Indiennes n'étaient que des bêtes. » Georges Blond qui dénonce cela ne veut la mort ni des hommes ni des bêtes. Dans son *Prométhée délivré* il fait montre de racisme envers les Espagnols, accusant semble-t-il les révolutionnaires de trafic d'armes. Nous sommes au moment de la guerre civile, Blond collabore à *Candide* et peut se laisser abuser par la propagande de droite, ce qui ne rend pas plus supportable ceci : « Calviac reconnut un des métèques qu'il avait vu au café », Claudine, « Ces gens-là t'enlaidissent. » Homme du Sud, Blond est-il de ceux qui s'en sentent coupables ? Certaines phrases le feraient croire, ainsi : « Le voyou qui portait la pancarte se retourna et hurla : « - Discipline, camarades ! » avec un accent extraordinairement méridional, et pourtant personne ne riait. » La scène se passe à Albi.

Voyou donc le révolutionnaire, par la suite le ton changera. Dans *Mary Marner* (1972) Blond parlera d'un homme de gauche avec une sympathie amusée : O'Delany dans son minuscule chantier naval repeint des bateaux : « la seule chose qui l'intéressât était la lecture du journal communiste *Daily Worker*, qu'il dégustait à petits coups, entre deux couches de peinture. »

Dans *L'île de la déesse* tous les humains ont droit au respect. On retrouve cela dans ses récits historiques, en particulier dans *Les princes du ciel* (1963) où l'officier de marine salue le courage de tous les aviateurs de la seconde guerre mondiale, de quel côté qu'ils se soient trouvés. « Ceux qui ont lu l'Histoire », dit-il dans *L'histoire de la flibuste*, « savent que tout exploit devient forfait quelques années plus tard. »

S'il est à certains difficile de comprendre, d'admettre que tous les humains sont parents⁶, il est encore moins aisé d'admettre que tout sur terre participe d'une même nature. Georges Blond le manifeste dans *L'île de la déesse* où l'histoire du Blanc prédateur - mais là encore tous ne sont pas des brutes - alterne avec celle des phoques, où l'animal est présenté comme un individu à part entière : « Ogloph nageait. Les muscles puissants de ses épaules et de sa poitrine faisaient mouvoir régulièrement ses nageoires antérieures. Il plongeait dans la mer et glissait... aspirait l'air comme fait un champion de crawl, mais nageait quatre fois plus vite. » « Ogloph levait le nez vers le haut des falaises, tout comme un touriste débarquant ; regardait encore la plage ; tournait vers les autres phoques ses grands yeux gris bleu, superbement expressifs, pour voir s'ils ne se décidaient pas à sortir de l'eau. »

L'île de la déesse est un roman, *La grande aventure des baleines*, paru trois ans plus tard, est un récit. Pour cette chasse d'ailleurs les marins « mènent chaque année une vie infernale », conte-t-il, « dans les lieux les plus désolés du globe, tandis que d'autres hommes, les armateurs et commanditaires des expéditions, deviennent cardiaques en se demandant si les énormes capitaux qu'ils ont investis vont leur rapporter des dividendes scandaleux ou être volatilisés. » Voilà pour les hommes. La baleine, c'est, rappelle l'auteur, « un mammifère qui respire comme nous à l'aide de poumons. » C'est « un animal marin exceptionnel, de qui le sang coule à la même température que le nôtre. »

Défenseur des vivants, ce marin lui aussi prône la liberté. Dans *Mary Marner* comme dans *Prométhée délivré*, la femme, l'amante est la liberté de l'homme : « Cette jeune fille m'apportait quelque chose qui venait de me manquer cruellement. C'était l'aisance incomparable, c'était la parfaite

liberté des mouvements que j'avais observés derrière les grilles du zoo... une somptuosité d'animal sauvage. » La comparaison est inversée et Mary est « l'oiseau le plus libre ».

Les malfrats qui vont gêner les amoureux, car l'aspect social est bien présent, sont des pirates cette fois-ci mais des lâches utilisant le poison pour annihiler les équipages.

Le jour se lève à l'Ouest est un roman historique, le roman de la ruée vers l'or. De Marseille ou, ici, du Havre on s'embarquait, du moins le croyait-on, pour la Californie. « L'essentiel, pour les sociétés [de navigation], était de vous voir partir ; de tirer de vous pied ou aile en échange de votre passage à bord d'un des navires par elles affrétés au plus bas prix possible - nous avons vu cela avec *Le sel de la mer* - et qu'on ne revoyait pour ainsi dire jamais dans les ports d'appareillage. » Celui qui trouvera de l'or fera rarement fortune, tout lui sera compté au prix fort.

Dans ces romans quand on est sur la mer est décrit le travail des marins dans la tempête. Georges Blond le détaille et l'explique, sa prose se fait didactique car il respecte son lecteur éventuellement terrien : « Quand le vent et la mer sont devenus tellement forts qu'on ne peut continuer sa route sans danger grave, l'une des solutions qui s'offrent consiste à prendre la cape. Prendre la cape, c'est tenir le navire à peu près vent de travers, en ne conservant que quelques voiles résistantes... » L'un et l'autre de nos écrivains savent tenir le lecteur en haleine. Je n'examinerai pas tous les aspects de leur œuvre mais je dois parler de la mer, et de bateaux fantômes.

Hans le marin ne navigue plus mais vit encore au rythme de la mer, isolé qu'il est dans la ville comme un bateau dans la tempête. Les images sont aquatiques, les phrases sont courtes qui rendent compte de l'affolement du marin perdu : « Il marche, marche. Il ne distingue plus rien et n'entend plus rien. plus qu'un tourbillon, plus qu'un mugissement. Il fend la foule. C'est comme un fleuve qui se déverse sur lui. Il remonte le courant. Il lutte. Il a le vertige. Il va de l'avant. » « La nuit était si profonde qu'il ne put voir la mer, mais il en fut la proie et aussi celle du vent. » lit-on dans *Gens de mer*. « En un instant, il fut aveuglé, étouffé, assourdi. » De *Le soleil se lève à l'Ouest* : « Le pont est entièrement recouvert par l'eau, les mâts et les cordages produisent un accord continu, une note paroxystique » et plus loin : « La nuit l'absorbe dans ses ténèbres, soufflantes, sifflantes, écumantes » puis, au terme de la lutte : « Des grands nuages déchirés encore traversaient toute l'étendue du ciel... Sur la houle qui suit les tempêtes, le *Grand Anglais* s'avancait dans sa vitesse et dans sa majesté ».

Pas plus qu'*Hans le marin*, *Prométhée délivré* n'est un roman de la mer. Si le premier a pour cadre Marseille, l'autre est uniquement terrien. Pourtant la mer y est encore représentée par les images : « La vie continue, le temps s'écoule, une étrave fend l'eau à toute vitesse : faut-il s'accrocher à ce rivage dont le courant nous éloigne ? Non ». « La sirène d'une petite usine poussa son cri, exactement semblable à celui d'une sirène de navire. » « Paris avec cette femme-là, n'était-ce pas larguer la dernière amarre ? » « Jeanne et son père unissaient leurs efforts pour soulever le silence presque fraternellement, ils étaient comme les matelots hissant la grande voile. »

Dans son histoire de *Toulon*, Georges Blond, décrivant une fête qui n'a rien de nautique, rien de maritime, écrit : « Suivaient deux duellistes à la hallebarde. Ils frappaient du tranchant, piquaient de la pointe, usaient du crochet comme d'un harpon pour déséquilibrer l'adversaire. Il y avait quelque chose de marin dans leur affrontement, on eût dit deux terribles poissons très habiles. »

Images maritimes aussi dans *Mary Marner* où, sachant menacée leur vie commune de marin, leur « appareillage pour la vie », l'homme pense qu'il va « sombrer aussi abandonné que le matelot tombé à la mer et qui voit disparaître le navire. » Pour annoncer le début de l'intrigue, Blond s'exprime ainsi : « Je vois qu'il est temps que je hisse la grand-voile. » Alors « Débouchant dans l'Iroise nous recevions sur l'étrave, en un grand coup de houle creuse, le salut de l'Atlantique. Derrière nous était la terre, et nous avançons vers l'horizon courbe, vers cette ligne livide d'où semblaient accourir ensemble, comme d'une origine des éléments, les gigantesques masses de nuées que le vent déchirait furieusement sur nos têtes et les mouvantes collines de la mer. » Le style même suit parfois le rythme de la mer : « Sous un ciel presque noir, la masse furieuse des eaux se soulève et se gonfle, avec des crêtes d'écume fumante. » (*L'île de la déesse*). La mer et le ciel, quelle belle et juste description d'un coucher de soleil sur l'océan que celle-ci : « A l'horizon, une longue faille éclatante s'ouvrait dans le plomb du ciel et... tout fut soudain éclairé d'une manière étrange. Un jour imprévisible semblait commencer alors qu'on attendait la nuit. » « Couchant magique », ajoute l'auteur (*Mary Marner*).

La mer, décrite le plus souvent du bateau, l'est par rapport à sa lutte avec lui dans *Gens de mer* : « Le navire coula par l'avant dans un creux de la houle plus profond que les autres, il coula de telle manière que le gaillard fut submergé et que la lame suivante attaqua le pont avec une telle violence

que l'embarcation qui se trouva sur son passage fut soulevée et arrachée de son chantier. » Dans *Les écumeurs*, où des arguments se brisent « sur un [le] large menton comme la lame sur le rocher », l'homme regarde « longuement et avec plaisir l'eau plus humaine de l'océan, qui se balançait mollement, qui se roulait sur elle-même et par endroits se brisait, s'éparpillait et se transformait en geysers d'une blancheur nacrée, qui s'ouvrait et se laissait pénétrer par la lumière. »

Revenons à la magie. Georges Blond, historien de la guerre et qu'il fit, historien de la flibuste, savait que les épaves ne devaient rien à la magie, ses bateaux fantômes sont tragiquement réels. « Il n'existe pas de spectacle plus angoissant que celui d'un navire immobile au large, et paraissant abandonné. » Et de rappeler ce vaisseau « disparu, retrouvé, seulement dix-huit ans plus tard ». « Des lambeaux de voiles verdies de moisissure pendaient le long des mâts... Le squelette de l'homme de barre était à son poste... il y avait tout un état-major de squelettes. » (*Mary Marner*). L'auteur semble vraiment hanté : « Les ponts des navires, leurs superstructures et leurs agrès étaient recouverts d'une couche de glace qui les transformait en étranges bateaux fantômes. Mais à l'intérieur des navires régnait une lourde réalité. » (*Convois vers l'URSS*). Le mot fantôme revient souvent : « plats fantômes » de *L'île de la déesse*, « univers fantomal », « monde de mystère et de revenants », « vaisseau fantôme » de *Mary Marner*, « bateau plus ou moins fantôme » de *Le jour se lève à l'Ouest*. Dans *L'histoire de la flibuste* on voit « Sa haute voilure s'éloigner... se fondre dans un rideau de pluie... Ce vaisseau-fantôme... » Peisson qui lui n'écrit, je crois, que des romans, ne parle point de fantôme dans les œuvres que j'ai étudiées.

Ces écrivains, habitués en tant que marins à donner et « à recevoir oralement des consignes importantes, à les conserver sans défaillance dans leur mémoire et à les exécuter » (*Gens de mer*), s'ils ne remettent pas le pouvoir en cause, et Georges Blond écrit même : « Une nécessité de tous les temps... un chef. » (*Histoire de la flibuste*), ces écrivains ne refusent pas de réfléchir, ni de dénoncer cette atroce époque de guerre, guerres économiques, guerres armées. On a vu *Hans le marin* aux prises avec les policiers et autres fonctionnaires de la préfecture : « Il est allé de l'un à l'autre, malmené, rudoyé dès qu'il disait qu'il n'avait ni papiers, ni argent. » On a vu le pouvoir des trafiquants dans les ports, celui des douaniers et des affairistes : « Tu as raison ; ils veulent empoisonner la rade. *Ils veulent nous chasser*. Lance ta pinasse⁷ dans toutes les directions. Cours et dis-le aux hommes. Dis aux femmes qu'ils empoisonnent l'eau que boivent leurs enfants, qu'ils veulent tuer leurs enfants. » (*Les écumeurs*). On a vu l'ignoble scénario du *Sel de la mer* où l'accusateur avoue hypocritement : « Je n'ai pas la pratique des hommes. Pour moi, l'affaire du Canope a été une suite de problèmes à résoudre », où certes le commandant naufragé est lui-même accusé par l'auteur, la psychanalyse ayant mis la culpabilité à la mode.

« Que ceux qui n'ont jamais su, dit Blond (*Prométhée délivré*), en voyant une femme aller et venir dans une pièce... qu'ils se trouvaient alors devant la Vérité,... que ceux qui n'ont jamais éprouvé à un tel instant que la famille, la société, le devoir, la religion, sont de gigantesques blagues, des barrières patiemment fabriquées... par la jalousie des impuissants... que tous ceux-là abandonnent Félix Calviac, il s'en moque. » « Le plaisir est la loi du monde. » (*Prométhée délivré*).

Choisir la mer c'est partir, c'est vouloir être libre. « Il fait bon courir le monde », déclare Peisson (*Gens de mer*). C'est l'aventure : Dans la vallée de la Yosemite, dit Blond, « l'émotion du touriste reste très brève, et incommensurable en qualité à celle des pionniers. Malgré les apparences, ce qui manque est essentiel : C'est tout bonnement l'insécurité. »

¹ « Le "héros" de roman suit un itinéraire jalonné d'obstacles ou de conflits qui le modifient », M. Zéralfa in *Encyclopædia universalis*.

² Traduit de l'anglais par André Gide en 1923.

³ Les trafiquants d'armes surtout, c'est évident mais se souvient-on que le Permis de construire fut créé pour empêcher les gens de construire librement leur maison, aux moindres frais, sans taxes ? Je ne connais pas la date d'invention de ce permis mais sais que les propriétaires furent spoliés de leurs maisons détruites par les bombardements à la guerre de 39-44 et que les dédommagements, financiers, ne sont que finances.

⁴ Si je ne donne le lieu de naissance que des écrivains nés en Occitanie c'est uniquement parce que je traite de Marseillais, d'écrivains occitans d'expression française. Les autres d'ailleurs sont bien connus.

⁵ « Alors, l'Homme Blanc allume le soleil de mort dont le rayonnement est incalculable. » (Georges Blond, *Les survivants du Pacifique*, 1957).

⁶ Voir la très belle exposition itinérante du Musée de l'Homme : *Tous parents, tous différents*.

⁷ Pour des raisons géographiques évidentes, de nombreux termes marins viennent de l'occitan. Pour les mêmes raisons, ils n'en viennent pas tous.

DEUX FEMINISTES MARSEILLAISES AU XIX^e SIECLE ARMANDE BESSIERES ET OLYMPE AUDOUARD

Nicole Nivelles, AIEO, UMR 5475, CNRS, Montpellier

En février 1871 à Marseille naît un journal féministe qui paraîtra jusqu'à l'automne, *le Devoir*. La gérante rédactrice en chef est une certaine Armande Bessières, femme d'Elhom dit-elle. C'est une grande bourgeoise et une croyante.

Le Devoir, consultable à la bibliothèque municipale de Marseille, n'est cependant pas répertorié dans la *Bibliographie de la presse française* publiée en 1974 par la bibliothèque nationale. Il est vrai que cette bibliographie est celle de *la presse française politique et d'information générale* et que *le Devoir* réfute ironiquement la politique pour en faire. Olympe Audouard (Marseille 1832 - Nice 1890), autre grande bourgeoise marseillaise attachée à la bienséance, ne put faire reconnaître son journal, *le Papillon*, comme organe politique.

Le Devoir, hebdomadaire¹, *Journal des femmes Petite feuille libérale et populaire*, porte un titre révélateur d'une double ambiguïté. D'une part on s'y moque de cette notion de devoir constamment opposée aux femmes, d'autre part, tant il est difficile de mettre en situation de normalité ce qui devrait y être, on ne revendique que dans le cadre des lois du maître et de la religion.

Ce journal est édité chez Samat, comme *le Petit Marseillais* (1868-1944), quotidien sans visée révolutionnaire, et guère plus tard *le Bavard* (1875-1938) où l'on parle toujours de femmes, pourvu qu'elles soient vénales. C'est justement *le Petit Marseillais* qui attaquait Olympe Audouard en lui niant le sérieux auquel elle voulait tant se conformer, essayant de battre les hommes avec leurs propres préjugés. Sous la rubrique *Mode du Devoir* (n°4) par exemple on trouve ce triste et pesant conseil : *Jusqu'à présent la mode est une souveraine tyrannique, bizarre, ridicule... tâchons... de faire venir la mode des principes sévères... tous les pays suivent les modes françaises.*

Le Petit Marseillais donc, dans les deux longs articles qu'il consacre à Olympe Audouard, *Le club des patineuses* (18.2.70) et *La 2^{ème} à Madame Olympe Audouard* (21.5.70), fait montre de bassesse. Qu'on en juge : *C'en est fait du sexe fripon ! Mme Olympe parle, enseigne Et chante, sans son cache peigne La Marseillaise du japon.*

La Gazette du Midi (1831-1914), journal légitimiste, ce qu'il y avait alors de plus réactionnaire, et qui réclame le droit de vote pour les femmes pour la même raison qu'ont les républicains de le refuser, ils pensent qu'elles suivront les consignes des prêtres, ce journal donc fait un long compte-rendu (14.1.70), qui n'en est point un, d'une conférence donnée par Olympe Audouard au Cercle artistique. Le style est différent, la bassesse est égale. Il ne s'agit pas du contenu de la conférence, c'est un persiflage, on fait mine de flatter la conférencière en la renvoyant à son statut de poupée : *L'aimable oratrice... la gracieuse conférencière... Au fond, la croisade qu'a entrepris l'élégante Marseillaise... n'est qu'un aimable jeu d'esprit.*

Grâce à ces journaux pourtant nous connaissons mieux, sinon le féminisme marseillais du XIX^e siècle, du moins les conditions de sa lutte. J'ajoute que telle était leur haine pour Olympe Audouard qu'ils ne la voulaient pas marseillaise et la faisait naître à Aix ou à Apt où elle avait été élevée.

Que disent donc ces deux femmes ? *Le Devoir*, qui invite non sans ironie à pratiquer *les austères vertus républicaines*, met en évidence une contradiction : *Il est entendu que les femmes ne*

doivent pas se mêler de politique... Cependant... ne faut-il pas qu'elle(s) connaissent les lois de son (leur) pays pour en inculquer les principes dans le cœur et l'esprit de ses (leurs) enfants... ? Olympe Audouard en signale une autre à Alexandre Dumas fils qui voulait que le droit qu'avaient les hommes d'assassiner leur épouse "infidèle" fasse l'objet d'une loi (*La femme-homme. Mariage - adultère - divorce. Réponse d'une femme à M. Alexandre Dumas fils*, Paris 1872) : ... ou la femme est consciente et alors déclarez-le et punissez-là, ou elle est inconsciente, et alors vous n'avez pas le droit de la punir. Séparée de son époux, elle réclamait le rétablissement du divorce (institué en 1792, aboli en 1816 et qui ne sera rétabli qu'en 1884) et disait, toujours à Alexandre Dumas fils : dans *les romans et les livres du théâtre moderne... l'écrivain (y) montre constamment le mari comme un être ridicule et méchant, qui ne mérite qu'une chose... être trompé par sa femme... l'amant comme un être accompli, et l'adultère comme un péché mignon. Veuillez noter, monsieur, que cette littérature-là est d'essence masculine !* Grande voyageuse elle étudia les habitudes et les lois des pays visités, ceci bien sûr à travers le filtre de ses propres interdits. Ainsi trouve-t-elle que les femmes russes ont trop de liberté : En Russie, écrivait-elle scandalisée (*Les nuits russes*, Paris 1876), *on peut affirmer qu'une jeune fille, après l'âge de seize ans, peut positivement se marier sans le consentement de ses parents.* Et le *Devoir*, sous la rubrique du même nom : ... *le travail, voilà le grand malheur de notre société, le travail des femmes hors de la maison* (13.5.71).

Elles veulent, sinon l'égalité des sexes, du moins davantage de liberté, de dignité. Pourtant elles ne se considèrent pas comme égales entre elles ; le plus naïvement du monde, ces dames sont racistes. Certes les journalistes du *Devoir* écrivent (n°5) : *Ne serait-il pas urgent que les femmes songeassent à se soutenir entre elles ?* Mais aussi (n°12) : ... *une nouvelle machine à vapeur... pourrait franchir rapidement les sables du désert, et amener ainsi l'affranchissement des races de couleur.* Olympe Audouard, qui ne voit de salut que dans le célibat ou la solitude à deux, prend les almées pour des prostituées (*Les mystères de l'Egypte dévoilés*, Paris 1865), est choquée des mœurs d'outre-mer : *Avoir un harem de négresses paraît une chose fort naturelle... à remarquer, du reste, que tous ceux qui en ont portent un cachet d'abrutissement sur la figure, quelque chose de bestial.*

Ce racisme envers les peuples colonisés, racisme qui infectait la plus grande partie de la société, est d'autant plus fort qu'existe l'auto-racisme du colonisé lui-même, du provincial admirateur de son maître. On est chez Olympe Audouard dans une littérature doublement coloniale : *La coquetterie n'est pas une invention parisienne... c'est plutôt la femme orientale qui l'a inventée... Seulement la Parisienne a sa coquetterie à elle, coquetterie d'esprit surtout. Comme l'esprit est lettre morte pour les Egyptiennes, elles ne connaissent pas celle-là.* Et le *Devoir* : *La Parisienne est belle, gracieuse et charmante.* Et le racisme révèle sa nature de classe dans cette déclaration d'Olympe Audouard : *La différence de race est une chose incontestable... Prenez un gros paysan, aux larges mains, aux pieds plats, aux attaches épaisses ; comparez-le à un grand seigneur, aux pieds minces et cambrés, à la main allongée et blanche, aux attaches fines et élégantes, et dites-moi si c'est la même race !* (*Les mystères...*).

Dans sa condamnation du harem, ce grand rêve des hommes de son époque, *S'eri Turc !* s'écrie Gelu, il y a la même image. Le harem n'est que le lieu d'une sexualité hors des normes judéo-chrétiennes. Naïvement encore, notre écrivaine fait d'ailleurs une loi de l'éveil tardif de sa sexualité : *De quinze à vingt-cinq ans, la femme, par un effet de sa constitution physique, n'est point portée vers la passion... La passion brutale lui répugne et la fatigue même.* (*La femme-homme...*). C'est affirmer une inégalité génétique entre les sexes... L'égalité réclamée est relative et le même auteur nous dit : *Les législateurs et la société, dans leur intelligente sagesse, choisiront les places qui peuvent le mieux convenir aux aptitudes féminines, et exposer le moins leur vertu.*

Le *Devoir* vante les *Bienfaits de l'Instruction chez la femme* (n°6) : *Par le charme de son esprit, la tendresse de son cœur, elle fixera auprès d'elle son époux et se créera ainsi un intérieur agréable.* Armande Bessières veut aider les femmes, sans changer le monde : *Il faut, dit-elle, donner l'exemple de l'économie et encourager les jeunes filles aisées à économiser pour constituer la dot des pauvres.* (n°12). Mais elle cherche à éduquer ses semblables et à lutter contre la prostitution: *Nous constatons avec bonheur que beaucoup de Marseillaises sont venues nous parler de l'association du travail des femmes, afin de vaincre à jamais la plaie du vice de la prostitution, et nous demander l'adresse de l'internationale des femmes* (n°3, 4.4.71)².

Quand les communardes sont capturées et déportées, la solidarité du *Devoir* est condescendante : *Pauvres âmes égarées... n'êtes-vous point les martyres de l'erreur et de l'ignorance*

(n°5). Mais ce journal proteste contre l'assassinat des communards (n°11). Armande Bessières comme Olympe Audouard est opposée à l'assassinat politique fût-il d'Etat. Elles sont contre la guerre et Olympe Audouard d'écrire : *Pour moi, femme, je ne reconnais aucune raison politique assez forte pour faire égorger un homme, et encore moins vingt mille ! (Les mystères...)*. Le Devoir titre : *Devoir urgent* (n°3) : *Toutes les Françaises du Midi qui voudront et pourront venir se mettre entre les deux armées de Paris et de Versailles afin de faire cesser à tout prix cette lutte fratricide, peuvent se rendre à la gare de Marseille*. Elles célèbrent la légendaire Geneviève qui dit-on repoussa Attila et ses Huns (n°1), elles célèbrent les Sabines (n°2) et Cymodocée, c'est-à-dire Gyptis et déclarent : *Nos fils, si la guerre ne les tue pas, la caserne les abrutit* (n°2).

Dans la limite de ce qui pouvait être admis par les femmes de leur temps, et de leur milieu, Olympe Audouard et Armande Bessières ont certainement contribué à faire évoluer les mentalités. L'une voulait donner aux femmes des droits de citoyenne, l'autre avant tout luttait contre la prostitution et contre la guerre. Elles furent toutes deux journalistes féministes et la première écrivit de nombreux ouvrages, récits de voyage ou écrits politiques. Armande Bessières, offrant la collection du journal à la bibliothèque municipale, annonce son intention de créer une imprimerie de dames.

Repères bibliographiques

Grande histoire de la Commune, sous la direction de Georges Soria, Paris 1970

Histoire du féminisme français, Maité Albistur et Daniel Armogathe, ed. des Femmes, 1977.

Marseillaises. Vingt-six siècles d'histoire, Collectif. Edisud 1999.

¹ Les douze numéros du *Devoir* paraîtront irrégulièrement.

² La *National Female Anti-Slavery Association* est fondée aux Etats-Unis en 1837, l'*Union des femmes libres*, considérée comme la filiale de l'Internationale, fut fondée à Paris le 11 avril 1871 à la suite des manifestations de femmes.

DEUX JOURNALISTES MARSEILLAIS : JOSEPH MÉRY ET HORACE BERTIN

Nicole Nivelles, AIEO, UMR 5475, CNRS, Montpellier

Joseph Méry, né à Marseille en 1797, mort à Paris en 1866¹, Horace Bertin (Simon Bense sur les registres de l'état civil), né à Marseille en 1842, mort en 1917 dans sa ville natale, furent tous deux écrivains de langue française et journalistes de Marseille comme de Paris. Tous deux eurent un grand rayonnement, aidant autant qu'ils pouvaient leurs jeunes collègues. Le nom du premier figure dans les dictionnaires, celui du second n'y est point. S'ils figurent tous deux dans *l'Encyclopédie des Bouches-du-Rhône*, on ne parle pas de Bertin dans *Les personnages illustres des Bouches-du-Rhône*, ouvrage paru en 1993 (sous la direction de Luc Billard, ed. du Bastion).

Méry se partagea entre Marseille et Paris, Bertin demeura à Marseille. Le premier était la coqueluche des salons parisiens comme de ceux de Marseille. Il fit aussi bien des articles que des livrets d'opéra, des romans, des poésies, des récits de voyage. L'autre était partout à Marseille, écrivant articles, livrets de pantomimes, nouvelles... Tous deux fondèrent des journaux.

Ces deux personnages sont pourtant bien différents l'un de l'autre. Autant Méry paraît toujours jouer un rôle, autant Bertin paraît sans mystère. C'est un peu cela que je vais essayer d'étudier.

On sait combien Méry a contribué à donner une mauvaise image, une image fautive du Marseillais et, par delà, de l'homme du Sud. Pourquoi donc ?

A Marseille, Méry fonde *la Méditerranée* et collabore au *Phocéen*, journaux qui fusionneront pour donner *le Sémaphore de Marseille* dans lequel il écrira régulièrement. Il fait une allocution quand s'ouvre l'Athénée (1829). A Paris, il collabore au *Nain Jaune*, au *Figaro*, à *la Presse* et à beaucoup d'autres, ainsi à *La Némésis* dès que la fonde (1831) son ami Auguste Barthélémy. Livrets d'opéra, dont celui de *Don Carlos* (d'après le drame de Schiller, musique de Verdi), nouvelles et romans, dont *Héva*, *la Chasse au châstre*, *Anglais et Chinois*, récits de voyages tel les *Nuits Italiennes*, poèmes de circonstances, Méry écrit tout ce qu'il veut, tout ce qu'on veut.

Eugène de Mirecourt nous dit : « La conversation de Méry était le feu d'artifice qui éclate, pétille, rayonne », il conte aussi que c'est « cette délicieuse nouvelle *Anglais et Chinois*, qui fit nommer M. Lagrené ambassadeur de Chine, tant sa femme y voulut aller. » (*Méry*, Paris 1867). Méry n'était jamais allé en Chine mais il savait mêler ce qu'il devait à une documentation sérieuse à un exotisme de pacotille, ne prétendait pas décrire le réel, était auteur et par conséquent inventait. Il écrit dans *Antiquité chinoise ! Paradoxes, souvenirs et anecdotes* : « M. Emile de Girardin, profitant de mon ignorance chinoise, me demanda un roman chinois pour *la Presse*... J'écrivis alors *Anglais et Chinois*. » Il ne connaît pas davantage l'Inde où le jeune chercheur d'*Héva* ne cherche d'ailleurs pas le touraco blanc (Le touraco est un perroquet remarquable par son beau toupet vert).

On lit dans *l'Encyclopédie des Bouches-du-Rhône* : « Malheureusement, il ne reste de tant d'activité que le souvenir de quelques anecdotes : les œuvres de Méry sont tombées dans l'oubli et elles le méritent. On ne saurait rien imaginer de plus vide que ces centaines de pages où l'esprit n'est plus que du bagout, la profondeur que de l'emphase. » Certes sa facilité d'écriture l'a emporté sur le travail. Citons quelques vers tirés des *Nuits Italiennes* : « O Florence, noble reine ! Qu'à nos exilés chéris² Ta lumière soit sereine Tes jardins toujours fleuris ! » ou : « La poudre recueillie en courant sur tes dalles, Elle sera toujours empreinte à mes sandales. »

Pourtant son style ne manque pas d'agrément, quand il évoque par exemple les nuits indiennes (*Héva*) : « Des gerbes de lumière douce pleuvaient des étoiles, et couvraient comme une rosée de gouttes d'opale la cime déliée des montagnes et des bois. » Oui, mais c'est trop d'images pour une

langue française châtiée par Malherbe et d'Académie. Dans un ouvrage paru peu après la mort de Méry, moment où l'on écrit beaucoup sur lui, Théophile Gautier est cité qui dit : « Personne n'eut plus d'esprit que ce Marseillais si parisien. » Et puis : « Le Méridional ne s'acclimate jamais chez lui aux brumes parisiennes. Du Méridional, par exemple, il avait gardé l'oreille musicale qui manque à plus d'un de nos poètes. »³ Faut-il croire que les lumières de Paris brûlèrent parfois du malaise de ses créateurs ? Qu'en serait-il alors de l'Auvergnat Blaise Pascal, du Gascon Théophile Gautier, du Languedocien Paul Valéry entre autres ? Est-ce parce qu'il vient d'une très grande ville que notre journaliste, se sentant exilé et bafoué, ne parvient pas à s'épanouir, se réfugie dans l'ironie et la farce ? Méry, qui fit représenter sans succès à Paris *Maniclo ou lou Groulié bel esprit* [Manique ou le savetier bel esprit]⁴, n'insista pas. On sait qu'il n'a pas cherché à faire connaître Gelu à Paris, lui qui était si serviable, qui même « brûlait à tout propos, très souvent hors de propos, un grain d'essence sous toutes les narines »⁵. Ajoutons qu'il était petit, ce qui était alors vécu par un homme comme une infirmité car les moqueries étaient fréquentes et cruelles. Et le même auteur nous apprend que Théophile Gautier encore, « qui pourtant l'aimait beaucoup », s'était écrié un jour : « Eh ! c'est le Christ des singes ! »⁶.

Méry fut bonapartiste parce que, comme Gelu, il avait vu les excès revanchards des royalistes, puis il fut « libéral ». Catholique, et passéiste parce que son monde disparaît, il se demande : « Le bonheur reviendra-t-il au peuple avec la sécheresse de l'athéisme industriel ? » (*Les Nuits Italiennes*).

Peu original donc quant à ses idées politiques, il est socialement à sa place, si l'on restreint le mot social à son strict contenu de classe. Et il semble agir de façon bien habituelle, en colonisé de l'intérieur. Patriotard, il contribue à bassiner le monde, à répandre la réputation d'élégance que la France s'est elle-même octroyée, parlant par exemple des « gracieuses femmes du monde parisien » (*Les Nuits Italiennes*). Raciste sans doute, il déclare que les Chinoises ne sont belles que métissées, filles d'officiers anglais (*Anglais et Chinois*). L'auteur de la préface d'*Héva*, Georges Bell, nous renseigne : « Fidèle à ses idées sur le croisement des races et à l'amélioration de la race humaine qui doit résulter de la fusion des sangs et des caractères, M. Méry brise sans pitié les sympathies des hommes civilisés. » C'était une idée en vogue, on la trouve aussi par exemple chez le peintre d'histoire Jean-Baptiste Debret⁷ dont l'œuvre brésilienne fut exposée sous le titre : *Brésil, épopée métisse*⁸. A propos d'*Héva*, Méry écrit : « Si vous n'avez jamais été dans l'Inde - nous savons que c'est son cas -, vous ne pouvez vous faire une idée de la fascination qu'exerce une jeune femme du beau sang européen dans ces climats qui brûlent le corps et l'âme. » Et de son époux indien : « Un homme qui a le teint bronzé comme la porte d'une pagode, qui a une mâchoire de dents d'éléphants, des lèvres de mandrille, des yeux de tigre noir, un cou de rhinocéros. » Méry est-il sincère ou galège-t-il ? Parle-t-il en son nom ou se moque-t-il des opinions reçues ? Celui qui décrit le mari indien, c'est le naïf de l'histoire. Dans le même roman cette déclaration : « Le beau sexe est laid à Tranquebar, à cause des Danois. » L'hebdomadaire *le Bavard* donne pour vrai le dialogue suivant : « - Quelles sont vos opinions politiques ? demandait-on à Méry. - Mon Dieu ! répondit l'auteur d'*Héva*, cela dépend de l'homme avec qui je cause. » (28.7.77). Rappelons-nous que c'est un Marseillais de Paris, Léo Taxil (1854-1907), journaliste et écrivain, qui, pour échapper à la ruine et à ses conséquences, fit croire durant plus de dix ans que de franc-maçon, anticlérical antireligieux, il était devenu dévot.

Lisant Méry on a l'impression d'un éternel jeu de miroirs. « Méry, nous dit-on, a joué toute sa vie un jeu d'enfer. »⁹ C'est le cas de le dire, il jouait sur tous les tableaux... Jouant donc un personnage, il était par conséquent poussé par son entourage à continuer, à exagérer, victime de sa propre défense, victime de ceux qui l'admiraient même : « Méry était toujours poussé à parler et, ne cessant de se mettre à cheval sur le paradoxe ou sur l'hyperbole, il émerveillait à force de verve tous ceux qui se trouvaient là. »¹⁰ « La réputation de Méry, comme mystificateur, est universelle », écrit encore un journaliste dans *le Marseillais* (18.7.69). Pour mystifier son auditoire, il utilise parfois, souvent peut-être, sa langue maternelle. Dans un salon parisien, selon l'hebdomadaire *Lou Tron de l'èr* (6.7.79), une dame ayant dit une sottise à propos des Marseillais, Méry composa une chanson prétendument italienne et qu'on admira. Le refrain en était : « Aquelei fotuts pòrcs Rien de nautrei Aquelei fotuts pòrcs Riguem d'elei ben pus fòrt. » [Ces foutus porcs Se rient de nous De ces foutus porcs Rions plus fort.] Il ne cherchait donc pas à déprécier Marseille mais ses interlocuteurs qui ne comprenaient pas toujours ce qu'il disait ou chantait ne voyaient que son personnage de pitre, ignorant son amertume. Dans une nouvelle intitulée *Le chien de Constantinople* il fait passer pour du sabir une phrase provençale ou presque : "Ti sabir arleri, e darnagàs vai mouser de boc." [Toi sabir fat et sot va traire des boucs]

N'est-elle pas terrible cette remarque : « Lorsque Méry parlait... tout le soleil du midi remplissait cette frêle machine »¹¹ ? Comment s'étonner qu'il écrive, au sujet du poète marseillais Pierre Dorange (1786-1811) : « Le poète-enfant quitta Marseille et se rendit à ce Paris homicide qui dévore tout. »¹² ? Nous ne sommes plus dans la bergerie, ce n'est pas la ville mauvaise contre la campagne qui sauve, c'est le drame d'un peuple qui ne peut librement choisir, ni de rester chez lui, ni d'aller ailleurs que dans une ville dont la volonté des puissants veut faire le centre du monde¹³. « Il ne restera, dit-il, qu'un remède aux folies des émigrations provinciales : L'ombre douce du clocher natal. » (Marseille et les Marseillais). Voilà comment de l'exil forcé on passe à l'immobilisme. « Il ne cessait de répéter que la civilisation s'était trompée en venant se fixer sous nos froides latitudes »¹⁴. « Dans nos pays froids, où le soleil ne brille que par son absence, il y a de petits mystères de boudoir et de coin du feu... et qui se ressemblent tous... Dans ces régions splendides et ardentes - l'Inde -, il y a des mystères ténébreux que la passion invente et qui ne se ressemblent pas. » (*Héva*). Révélatrice cette phrase de *Marseille et les Marseillais* : « Marseille est à deux cents lieues de Paris ; notre langue à tous fut la langue provençale ; nous avons appris le français comme une langue étrangère. »

Point de malaise chez Bertin. Il est comme Méry célibataire, Méry qui fait dire à l'un de ses personnages : « Mais je ne veux pas me marier, moi ! mais je ne m'ennuie pas, moi ! » (*L'orpheline de Solferino ou La Fête de la vie, nouvelle d'avant-hier*). Bertin, qui ne s'ennuie pas non plus, est resté à Marseille auprès de sa mère, la femme de sa vie probablement. S'il aime à plaisanter, il ne s'amuse pas à effrayer les gens comme son compatriote qui, un soir de bal paré et masqué, fit paraître-il passer un ours pour un homme (*Le Marseillais*, 24/25.7.69). Bertin plaisante dans *le Bavard* (1875-1938), qu'il a fondé et que dirigera plus tard Valère Bernard. Il est d'ailleurs à la création de tout ce qui se fait dans le domaine culturel : « On le trouve le soir au Casino ou à l'Alcazar, et (il) s'occupe, à ses moments perdus, de découvrir des étoiles de cafés-concerts. » (*Le Bavard*, 23.1.75). Il est là quand on crée *le San-Janen* (5.4.94), quand naît *La Sartan* (16.5.91). Tous les lecteurs de ces feuilles le connaissent, aussi, dans *l'Oursin* qu'il fonde également peut-on publier un petit poème : *A la pipe de Bertin* (29.10.81). Il collabore au *Phocéan*, à *la Publicité*, au *Petit Marseillais* etc... S'il vécut toujours à Marseille, il écrivit aussi pour la presse parisienne, pour *l'Événement* ou le *Figaro*. Son pseudonyme est d'ailleurs emprunté à des journalistes parisiens. Il est à l'origine de cénacles littéraires, tels le *Dahlia Bleu* ou *La Sève*. Enfin, il fut président du syndicat de la presse marseillaise. Il sera membre de l'Académie de Marseille qu'il plaisantait dans *Le Bavard* : « Un commencement d'incendie s'est déclaré cette semaine à l'Académie de Marseille. Le feu s'est arrêté de lui-même, faute d'aliment. » (10.5.90). Ses œuvrettes connurent un grand succès, *Le Furoncle* particulièrement. Le Radical de Marseille parle comme de « deux croquis délicieux » de *la Dépopulation* et du *Déménagement d'un nervi*, « petits chefs-d'œuvre d'observation malicieuse et d'humour. » (25.9.90). Ses pantomimes furent jouées à Marseille par Rouffe, à Paris par Debureau, ses écrits sur Marseille paraissaient dans la presse et ont fait l'objet d'une réédition en 1979¹⁵. Il a décrit Marseille, ses habitants, ses quartiers, ses cafés. C'est ainsi que, décrivant le Prado d'alors, il cite Méry : « Que n'a-t-on pas écrit et que n'écrira-t-on pas encore sur cette plage, sur ce petit golfe, cette miniature de Baïa, comme l'a appelé l'auteur des *Nuits Italiennes* » (*Les Petits coins de Marseille*).

Dans *le Bavard*, il raille le maire, Félix Baret, qu'il surnomme Gardanne-Roumestan car il soupçonne les édiles d'avoir, lors de leurs voyages à Paris, bien d'autres soucis que celui de leurs concitoyens. Il se moque des félibres dans *La Sartan* aussi, dans le premier numéro en tout cas : « Fau que la Sartan... serve a faire acampar toti lei veritablei Marselhés per protejar lo parlat provençau contre lei maquilhages e lei pinturluras dau Felibrige. » [Il faut que la Sartan - la poêle - serve à faire se rassembler tous les vrais Marseillais pour protéger le parler provençal des maquillages et peinturlurages du Félibrige] Il lui arrive donc d'écrire en occitan et il admet tranquillement que ce ne soit que pour rire, lui qui ne souffre pas d'exil linguistique. Il n'est pas homme à se poser trop de questions.

Ses opinions politiques sont à l'image de cette tranquillité un peu aveugle. Il est colonialiste car les colonies enrichissent l'industrie et le grand commerce marseillais, il est pour l'armée car la propagande nationale l'a convaincu, il pense que la bonne marche de la cité repose sur la répression, il est hostile aux immigrés et, lors d'un changement de gouvernement, il demande « qu'on ne laisse pas indéfiniment le champ libre aux agitateurs et autres révolutionnaires. » (*Le Petit Marseillais*, 28.6.99). Cependant il est pour la décentralisation, dont le besoin se fait tellement sentir dans une grande ville :

« C'est la première fois qu'il s'est trouvé quelques députés pour plaider chaleureusement la cause des théâtres de province et partant la cause de la décentralisation... La province pourrait objecter qu'elle paye des impôts... Nous ignorons si la décentralisation artistique est un attrape-nigauds ou une blague, comme le dit un journal boulevardier qui passe son temps à courir après l'esprit, mais... nos compositeurs... sont condamnés - pour la création de leurs œuvres - à se rabattre sur Bruxelles ou sur quelques-unes de nos principales scènes de province." (*Le Petit Marseillais*, 12.3.99). Curieuse façon de voir le problème.

Il se soucie avant tout de Marseille où déjà les arbres souffrent de la pollution, où l'on tarde à construire le nouvel hôtel des Postes, où l'on demande encore en vain la permission de construire une faculté de médecine ! « On ne saurait, dit-il, se défendre d'un certain sentiment de tristesse... quand on songe à ce que pourrait être une grande ville comme la nôtre, s'il s'était succédé à la mairie des administrations beaucoup plus municipales que politiques. » (*Le Petit Marseillais*, 27.2.99).

Né longtemps après Méry, il assista aux fêtes du 25^e centenaire de sa ville et, dans *le Petit Marseillais*, prodigue conseils, critiques et encouragements : « Enfin... disons qu'il ne faudra pas trop se plaindre si la Fête nationale, cette fois, laisse un peu à désirer dans son ensemble. Car quelques mois à peine nous séparent de réjouissances autrement importantes et qui, celles-là, appellent et doivent captiver toute l'attention des Marseillais. Il s'agit, comme on le sait, de la célébration du vingt-cinquième centenaire de la fondation de Marseille. » (9.7.99) *Le Bavard* (6.2.97) publiera, sous la plume de Richard Cantinelli, un poème intitulé *Gyptis* et dédié à Horace Bertin (voir annexe). - Il y eut quantité de textes chantant avec plus ou moins de bonheur la fondation de Marseille. Celui-ci est représentatif d'un ensemble assez plat.

Si Méry est l'inventeur perpétuel, Bertin ne parle que de ce qu'il croit connaître ou qu'il connaît, si Méry qui n'a rien d'un révolutionnaire a pourtant soif de liberté, Bertin réclame sans cesse qu'intervienne la police, si Méry semble cacher derrière ses folies une profonde angoisse, Bertin paraît sûr de lui, heureux. C'est pourquoi il y a moins à en dire, sinon que, bien qu'il n'allât pas à la chasse au châstre¹⁶, il poursuivait aussi une belle chimère : « Vous savez, disait-il lors d'une lecture faite au Dahlia Bleu (23.11.89), que je n'ai jamais cessé... d'être du parti des jeunes... parce que, pour ne m'occuper que de Marseille, c'est avec ce parti-là que l'on y affirmera victorieusement le mouvement décentralisateur. » (*Souvenirs de jeune littérature*, Paris 1890). Spirituel certes, il n'avait peut-être pas, comme on dit, l'étoffe d'un grand écrivain. Il pourrait en être autrement de Méry ; il me semble que, si Paris n'a pas gagné là un grand écrivain de plus, l'espace occitan en a, lui, perdu un. Méry aurait, je pense, pu faire mieux dans sa langue maternelle qu'il ne fit en français.

¹ Les œuvres complètes de Joseph Méry ont été éditées à la fin du XIX^e siècle par Calmann Lévy, Paris.

² Les Bonaparte.

³ *Méry, sa vie intime, anecdotique et littéraire*, Gustave Claudin, Paris 1868.

⁴ *Maniclo ou lou Groulié bel esprit* (1790), d'Etienne Pelabon (Toulon 1745-1808).

⁵ *Souvenirs de la tribune des journalistes* (1848-1852), par Philibert Audebrand, Paris 1867.

⁶ *Un déjeuner chez Méry*, in *La Revue des familles*, 1889.

⁷ Cousin et élève de David.

⁸ Un livre a été édité à l'occasion de cette exposition (au musée des Deux Mondes, à La Rochelle) : *Brésil épopée métisse*, Mario Carelli, Gallimard 1987.

⁹ *Un déjeuner chez Méry*, op. citée.

¹⁰ *Un déjeuner chez Méry*, op. citée.

¹¹ *Un déjeuner chez Méry*, op. citée.

¹² *Pierre Dorange, Poésies*, Paris 1813.

¹³ On sait peu, par exemple, que Napoléon voulant fonder à Paris de Grandes écoles, fit fermer celles qui existaient ailleurs en France.

¹⁴ *Méry, sa vie intime, anecdotique et littéraire*, op. citée.

¹⁵ *Marseille et les Marseillais, Mœurs, Portraits et Paysages . Souvenirs du passé*, Frézet ed.

¹⁶ Le châstre de Méry paraît tout aussi réel que son touraco blanc. Mistral en donne une définition mais c'est peut-être par jeu.

ANNEXE
GYPTIS

Le chœur

Ville assise au bord des flots souriants
Tes fils des anciens jours ont gardé la mémoire,
Et voici qu'aujourd'hui nous venons par nos chants
O mère ! célébrer ta splendeur et ta gloire.

Qui de nous redira le temps lointain
Et l'aube étincelante où les blanches galères
Jetèrent leurs ancres d'airain
Dans le gouffre vermeil de tes vagues amères.

Qui dira le banquet au bord des flots,
Les Ligures heurtant les coupes de leur glaive,
Et de quels amoureux sanglots
Se gonfle le sein pur de la vierge qui rêve.

Récit

Gyptis, avec des fleurs à ses tresses
Entra dans la salle du festin,
Où parmi les vapeurs des viandes et du vin
Naissent déjà les farouches ivresses.

Son père lui dit : "De tous ces guerriers assis,
Choisis le fiancé que ton cœur désire,
Tends-lui cette coupe avec un sourire,
Il sera ton époux, nous serons ses amis."

Au son des trompes et des cymbales,
Avec la coupe d'eau dans ses mains tremblantes,
Gyptis fit le tour des tables bruyantes
Avec la coupe d'eau dans ses mains pâles.

Le chœur

Les souffles de la nuit, les fantômes de l'ombre,
Dans nos chœurs chancelants, charmeurs mystérieux,
Faisaient à la chaleur de leurs baisers sans nombre
S'épanouir l'amour de la vierge aux doux yeux.

Récit

Les regards de tous la suivaient
Tandis qu'elle marchait lentement sur les dalles,
Sur ses pas les désirs naissaient,
Quand se turent soudain les profondes cymbales.

Vers l'étranger vêtu de pourpre et de lin,

Vers Euxène le Phocéén
Rêveuse et rougissante
Elle tendit la coupe vacillante.

Le chœur

O Coupe sainte où dormait l'avenir,
Ombres d'Euxène et de Gyptis, voici venir
Vers vous le chœur vaillant de vos fils innombrables ;
Ils ont conquis le sol et les flots redoutables,
Taillé le marbre dur et façonné le fer,
Et leurs vaisseaux joyeux couvrent la vaste mer.

Ville assise au bord des flots souriants
Tes fils des anciens jours ont gardé la mémoire,
Et voici qu'aujourd'hui nous avons de nos chants
O mère, célébré ta splendeur et ta gloire !

LE NATURISME DANS LA PRESSE MARSEILLAISE DES 19 ET 20^{èmes} SIECLES

Nicole Nivelles, AIEO, UMR 5475, CNRS, Montpellier

Victor Gelu conte qu'enfant il se moquait des fils de bourgeois qui se baignaient en caleçon. La nature offensait les bonnes mœurs et la presse, bien pensante, en était émue. Ainsi, le 26.7.1848, une quarantaine d'années après les premiers bains du chansonnier, *La Gazette du Midi*, légitimiste, s'indigne aux *Nouvelles du Midi* :

« Tous les ans on voit se reproduire sur les rivages les plus rapprochés de la ville des faits d'une grossière indécence, par suite de la négligence de la police à surveiller les nageurs qui, particulièrement vers le soir, encombrant ces plages. Cette année plus que jamais peut-être, certains hommes qu'enhardit l'impunité, auraient fini par interdire la sortie du port ou la promenade du Prado à toutes les familles qui se respectent. M. le maire s'est ému enfin de ces mœurs par trop sauvages : il vient, à ce sujet, de publier un arrêté qui rappelle les inhibitions et défenses, faites à diverses époques, de se baigner sans un voile ou sans un caleçon sur tous les points de la plage fréquentés par une partie de la population. Les contrevenants peuvent être traduits devant les tribunaux. »

Une révolution plus loin c'est *Le Citoyen*, « Journal du peuple », qui, le 9.8.1871 à la *Chronique locale*, déplore les faits suivants :

« Les gardiens de la paix sont rares à Marseille, mais ils sont encore plus rares aux endroits qui nécessiteraient la présence de plusieurs d'entre eux. Jarret¹ a toujours un mauvais renom, aujourd'hui on nous signale des baigneurs « sans-culottes », ayant choisi cet endroit comme propice pour leurs ébats. La morale publique exige que ces faits ne se reproduisent plus. »

Notons que, si les premiers « encombrant » les plages, au sortir du travail probablement, s'ils sont d'une « grossière indécence » et ont des mœurs « par trop sauvages », les seconds se livrent à des « ébats ». Ceci ne serait rien si *Le Citoyen* du 2.8.71 encore, ne nous avertissait qu'« aux bains du Prado, il n'y a point de séparation entre les hommes et les femmes. » La réclame des dits bains nous rassure un peu : On y était vêtu et le maillot des dames était moins échancré que beaucoup de leurs robes. Pourtant il est dit ailleurs que, dans l'Huveaune, hommes et femmes se baignaient nus, sans que rien ne les séparât.

Jusqu'aux environs de 1930 sans doute, les Marseillais pratiquent le naturisme sans le savoir ou du moins le nudisme. Le naturisme en tant que mouvement ayant son idéal paraît venir d'Europe centrale où l'on recherche le soleil et où le contact, au sortir de l'eau, avec un tissu mouillé est particulièrement désagréable pour ne pas dire malsain. De régions où l'on fait prendre aux enfants la vitamine qui, à cause du faible ensoleillement, leur manquerait.

Dans le *Courrier des lecteurs de Marseille-Magazine*, le 1er.8.1967, une lettre est ainsi annoncée : *Des nudistes au Frioul !* « Pour moi, dit le correspondant, le Frioul a un autre visage que celui que veulent lui prêter urbanistes et architectes². En effet, en 1930, grâce à l'obligeance du docteur Ribot, maire de Marseille, j'ai pu y créer la première - et sans doute la seule - colonie de nudistes que l'archipel ait connue. Nous étions, à l'époque, 135 sur les îles à nous livrer en paix aux joies du naturisme. Nous étions fortement critiqués et nous devions poster en permanence un guetteur, afin que les éventuels promeneurs ou pêcheurs ne soient pas effarouchés. Nous étions en quelque sorte

des pionniers et il n'y avait que très peu de sociétés naturistes en France. » L'auteur de cette lettre n'est cependant pas marseillais d'origine mais il n'a pas créé une colonie étrangère.

Le *Petit Marseillais* du 9.2.31 le disait bien : « Des nudistes occupent au Frioul un lazaret, qui pourrait recevoir une affectation plus heureuse. » « Des enfants y feraient par exemple une admirable cure héliomarine. » Sachant le caractère familial du naturisme, et que certains camps naturistes s'appellent Centre héliomarin³, doit-on déduire de cet article que les adultes, coupables de l'être, n'ont point droit au soleil, à la mer ? Ou qu'ils n'y peuvent faire de cure « admirable » ? En fait, en 1848 les « familles » veillaient au respect d'un tabou, en 71 c'était la « morale publique », en 1931 on évoque les enfants, excuses à tous les refoulements et qu'on prétend particulièrement protéger en des époques fascisantes où, comme de nos jours, la chasse aux sorcières éveillant des pulsions, il est plus facile d'ameuter la foule contre un « délinquant sexuel » que contre les maîtres de la guerre et de la finance. Enfants et présumés coupables –car la présomption d'innocence n'existe pas en fait en France⁴ - en sont les victimes premières.

Le *Petit Marseillais*, journal de droite journal caméléon, dit *Le Bavard*, était insultant qui disait qu'au Frioul on recevait « n'importe qui » « et même des nudistes ». « Et chose moins acceptable, plus effarante, continuait le journaliste, on a mis à la disposition de ces derniers les locaux de l'ancien lazaret désaffecté », « ils ont modifié les lieux à leur gré, n'hésitant pas à se livrer à de véritables actes de vandalisme pour assurer leurs aises. » Les « aises » succèdent donc aux « ébats ».

Les naturistes, des notables souvent⁵, protestèrent et *Le Bavard*, journal humoristique comme son nom l'indique, s'amuse de la chose le 14.2.31. Dans *La république nudiste du Frioul* apparaissent déjà des clichés qui vivent encore : la laideur de tous les naturistes ou leur manie d'être nus même l'hiver par exemple ! L'article est précédé d'une caricature anonyme ayant pour légende : « Terrible révolte à Marseille ». On y voit des obèses et des êtres squelettiques, attaqués par un « dératisateur », se défendre qui avec du Fly-Tox qui avec une fronde etc... L'un d'entre eux s'écrie : « Hou ! le meuchant ! » et porte une pancarte : « Vivre à poil ou mourir ».

La prose qui suit est elle aussi du meilleur goût comme on peut en juger par ce passage :

« Les nudistes sont les maîtres du Frioul, qu'ils ont mis en état de défense et ils se sont érigés en République indépendante. Notons en passant que c'est dans ce milieu la première érection qui ait quelque chance de durer. » Encore un poncif.

Le *Soleil de Marseille*, quotidien d'extrême droite, fait état, le 13.2.31, d'un jugement de la Cour d'Appel d'Aix : « Les « nudistes » de Toulon » « s'étaient rendus coupables, dans une propriété voisine de Toulon, de s'être livrés à des exercices physiques, dans un état de nudité complète. Les voisins avaient porté plainte. A l'audience d'aujourd'hui, les cinq inculpés ne paraissaient aucunement décontenancés, et prétendent justifier leur attitude par des considérations médicales ou philosophiques. » Les « ébats » sont devenus des « exercices physiques » mais le journaliste semble interloqué.

Le 26.3.1968 *Provence-Magazine*, héritier de *Marseille-Magazine*, d'obédience socialiste, publie un dossier, *La vérité sur les nudistes*. « Il est vrai qu'il y a en Provence une véritable tradition régionale du Naturisme, favorisée par des conditions climatiques idéales. En dépit des interdits moraux des pionniers ont bravé les tabous depuis longtemps. Et il fut un temps où il fallait une certaine dose de courage pour le faire. Ces pionniers furent presque tous Marseillais. Si, au siècle dernier, seuls quelques médecins, protégés par l'aspect thérapeutique de l'expérience, s'étaient risqués à exposer des enfants nus sur les plages, c'est un prêtre marseillais, l'abbé Legrée », qui fut « le premier naturiste de France ». Le ton a changé.

En 1959 un drame endeuille le mouvement naturiste, un meurtre dû à la jalousie, et la presse marseillaise en parle avec dignité. Le quotidien communiste *La Marseillaise* du 12.10 semble seulement s'étonner, des guillemets l'indiquent, qu'on puisse être « naturiste militant », tandis que Le Méridional, d'extrême droite, dit qu'« il s'adonnait au naturisme ». On s'ébat, on s'adonne ... Rien de tel dans le journal socialiste *Le Soir* des 12, 13 et 14 du même mois.

1964, *Chasse aux nudistes à Saint-Tropez*. Le *Provençal*, socialiste, se contente de le signaler le 21.8.. Mais l'affaire faisant recette, au moins au cinéma, prend de l'importance et il faut en reparler, ainsi le 24.7.65 : « Les gendarmes de Saint-Tropez vont chasser les « sans maillot » ». « Tous les moyens utiles seront mis en œuvre pour faire respecter la loi interdisant le naturisme. » Cependant, ajoute le journaliste, « depuis trente ans la plage de Pampelonne⁶ était le refuge des couples pratiquant un naturisme bien innocent. On y retrouvait des gens occupant des situations importantes en France

comme à l'étranger. Et les dépliants des syndicats d'initiative indiquaient Pampelonne parmi les sites officiellement réservés aux nudistes. » Mais on n'a là encore que les informations officielles probablement, la version des dénonciateurs, c'est donc elle qu'on nous donne : « Les vedettes, dans leur sillage, entraînent une suite moins recommandable. On vit à Pampelonne des individus à mœurs douteuses » « Et de nombreux pères de famille eurent l'occasion d'assister à des scènes défiant la plus élémentaire décence. » Autre poncif : les « mœurs douteuses ».

La Marseillaise ne condamne pas plus que *Le Provençal* les pacifiques occupants de Pampelonne, quand le 24.7.65 elle titre : « Les gendarmes déclarent la guerre aux nudistes de Saint-Trop' » : « Pourtant, depuis près de vingt ans, les naturistes venaient chaque été à Pampelonne. A l'origine la plage était déserte, et ils ne gênaient personne. » Puis « les campeurs en famille se sont plaints de la tenue de certains invertis, des mesures furent prises pour combattre ces exhibitionnistes sans trop gêner les vrais naturistes. » Les braves pères de famille tremblaient-ils donc de sentir révélée leur part d'homosexualité ?

Gênées dans leurs tabous, les familles se soucient peu de ce qui gêne les autres : L'interdiction du naturisme, « les Tropicains ne savent s'ils doivent s'en réjouir ou le regretter, c'est un aspect devenu traditionnel de leur cité balnéaire qui sera détruit. »

Prudent dans son mépris, *Le Méridional* du 23.7. joue l'ironie : *Les gendarmes de Saint-Tropez et les nudistes*. « Gendarmes ou C.R.S. purent assister au spectacle toujours réjouissant de la panique générale des ces « messieurs-dames » dans une chasse éperdue à ces petits riens, slips, bikinis, chemisettes, qui retransformèrent en un clin d'œil les pires récidivistes de l'intégral en innocents vacanciers respectueux de la civilité puérile et honnête. »

Les journaux marseillais sont donc favorables au naturisme, tradition locale.

Mais la répression continue qui amuse la foule puérile et *Marseille Magazine* s'en fait l'écho le 19.7.66 : « Cote d'alerte sur la Côte. Pour les nudistes de la Garde Freinet : une pluie de procès-verbaux. » « Les naturistes ont émigré vers l'intérieur » et « plus d'une station serait désireuse de les héberger. Les nudistes constituent, paraît-il, une attraction touristique à trois étoiles, au moins. » Pour les « pères de famille », probablement. En réalité on sait que les commerçants n'ont qu'à se louer de leur clientèle naturiste.

En 1968 donc *Provence-Magazine* publie un dossier sur le naturisme. La journaliste a interrogé tous les responsables locaux de la F.F.N. (Fédération française du naturisme) et les directeurs des terrains. Le dossier est bien fait et donne une image exacte du mouvement à cette époque où les gens étaient encore un peu sur la défensive mais où l'amitié déjà était première, comme on le voit dans l'interview de Génia Miesseroff, cette grande dame du naturisme.

La journaliste a aussi interrogé « l'homme de la rue » (homme ou femme), souvent naturiste à Marseille, parfois hostile au contraire.

Le 6.9.70 la rubrique *Alors... et ces vacances ?* du *Provençal* traite de « Nature et naturisme » : « Les naturistes sont simplement des gens qui estiment que le meilleur moyen de « recharger ses accus » c'est d'établir un contact sans entrave avec l'eau, le soleil, l'air, la nature. » Il cite bon nombre de terrains de camping et en donne les tarifs. Mais on ne voit toujours là qu'une parenthèse et non un mode de vie, de voir la vie.

C'est du 4 au 6 du même mois que le même journal publie *Pampelonne la plage aux seins nus*. « Fait paradoxal, il y a moins de nudistes à Saint-Tropez en 1970 qu'en 1947 ». « Peu à peu les plagistes ont pris de l'extension et fait reculer les amateurs de bronzage intégral vers le cap Camarat », « donc, ceux qui se rendent au bout de Pampelonne pour voir des seins nus au soleil et qui reviennent offusqués au point de crier au scandale font étrangement penser à celui qui met sa main dans la gueule d'un crocodile et se plaint ensuite d'avoir été mordu ! » La pudibonderie il est vrai s'effaçait après 1945, les Français croyant avoir tout à fait gagné la liberté. Les psychiatres n'avaient pas encore le pouvoir quasi clérical qu'ils ont acquis.

A ma connaissance, le dernier article paru sur notre thème dans la presse marseillaise, du moins dans *Le Provençal*, est du 20.8.91. Déjà en 1968 les gens étaient nommés et les camps ou associations, ici le nom d'un camp fait le titre : *Camp de Messidor : Adam et Eve en tenue*. Pourtant le tabou n'a donc pas disparu qu'il faille en appeler à la mythologie chrétienne ? C'est lui sans doute qui fait écrire que le directeur de Messidor est « mi-gourou, mi-G.O. », comme s'il fallait un repère religieux ou vacancier. Bien fait cependant, l'article est favorable au naturisme qui se termine sur :

« Mais le bien-être n'a pas besoin de mots ni de discours. Il n'a surtout pas besoin de vêtement. » Le nudisme étant la seule composante que retient l'être effarouché.

Sans vouloir étudier la question dans l'ensemble de la presse du territoire français, je prendrai deux exemples en dehors de Marseille. L'un dans l'espace occitan, l'autre au loin.

Le 17.8.1994, *Sud-Ouest*, journal ouvert il est vrai à tous les courants, traite du *Naturisme : Derrière les palissades*. L'article lui est très favorable, certes il est difficile d'y être hostile dans une région où il rapporte tant. Car, s'il peut être traditionnel, le naturisme est aussi maintenant une importante source de revenus : « Rien qu'en Gironde, il y a sept clubs et centres naturistes ». « Les inductions financières sont évidemment énormes et certains ont trouvé ici le bon filon. » Beaucoup moins dans les Bouches-du-Rhône, où il n'y peut guère avoir de grands terrains en bord de mer, que dans les Landes et c'est pourquoi *Le Provençal* ne parle pas de cet aspect.

Le Monde du 30.7.1994 titrait : *Nus et égaux*. Pour lui « la nudité est devenue d'un commun porc, d'une banalité affligeante », comme si le naturisme devait être réservé à quelques privilégiés. Le journaliste ne se met point à la place du naturiste mais à celle du voyeur : « la nudité... est la chose la mieux, ou la moins bien, partagée du monde. A tel point que la vue d'un joli maillot de bain vous est parfois comme un sorbet dans le désert des désolations. » Jouant l'ironie, la distance élégante, il est vulgaire quand il parle de la « ligne solaire imaginaire. Celle qui sépare l'été de la morale, le sable du trottoir et la peau du textile. » Il est vrai qu'il y a plus de trottoirs que de sable à Paris, où le mouvement a cependant de nombreux adeptes, de tout âge et de tout gabarit.

Cette petite étude de la presse nous apprend donc que, si le naturisme s'est si bien implanté à Marseille et dans le «Midi», c'est qu'on y était en somme prédisposé.

¹ Le Jarret est un ruisseau marseillais affluent de l'Huveaune, aujourd'hui condamné par le béton et l'automobile individuelle.

² C'est l'époque où les promoteurs s'emparent à leur tour de Marseille.

³ Tel le C.H.M. de Montalivet, en Gironde.

⁴ Combien de fois ai-je lu dans la presse : « le présumé coupable », « l'assassin présumé », etc...

⁵ Les professions intellectuelles sont les mieux représentées dans le mouvement naturiste.

⁶ Commune de Ramatuelle.